



HAL
open science

Six mois au Mexique, s'intégrer en tant que constructeurs : une porte d'entrée aux activités de transmission

Emmanuel Stern, Jean Viton

► To cite this version:

Emmanuel Stern, Jean Viton. Six mois au Mexique, s'intégrer en tant que constructeurs : une porte d'entrée aux activités de transmission. Architecture, aménagement de l'espace. 2018. dumas-02076994

HAL Id: dumas-02076994

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02076994>

Submitted on 22 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Six mois au Mexique, S'intégrer en tant que constructeurs.

Une porte d'entrée aux activités de transmission.

EMMANUEL STERN - Anthropologue
JEAN VITON - Ingénieur

Ministère de la Culture et de la Communication
Direction générale des patrimoines

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE
GRENOBLE

BP 2636 - 60, AVENUE DE CONSTANTINE
38036 GRENOBLE CEDEX 2

Diplôme de Spécialisation et d'Approfondissement - Architecture de Terre
Mention Patrimoine
DSA-Terre 2016-2018

Mémoire de DSA

Six mois au Mexique,
S'intégrer en tant que constructeurs,
Une porte d'entrée aux activités de transmission.

Emmanuel STERN - Anthropologue
Jean VITON - Ingénieur

Soutenance à Grenoble, le 28 septembre 2018

Jury

Directeur d'études :
MORISSET Sébastien, architecte, Dipl. DPLG, CEAA-Terre, TPCAUI,
chercheur au laboratoire CRATerre-
ENSAG

Enseignants à l'ENSAG et équipe pédagogique du DSA-Terre:
MILLE Emmanuel, ingénieur, architecte, DSA Architecture de terre,
doctorant.

Personnalités extérieures invitées :
D'ALMEIDA Benoit, architecte, doctorant AECC - Laboratoire cultures
constructives ENSAG

Ministère de la Culture et de la Communication
Direction générale des patrimoines

Remerciements

Nous tenons à remercier tout particulièrement,
par ordre d'apparition durant ces péripéties,

Gabi, notre hôte et amie de Mexico,
Maman Elena Ochoa et Papa Juan el muñeco,
Trweco, compagnon de route cabossé,
Ivan, artiste créatif, et toute la bande de copains copines de Guadalajara,
Tatiana de Sao Pao, amie et colloc,
Delphine Crapelet, sa cuisine et son hospitalité,
Gabriel Perez, el arquí,
Ana Rosa, notre copine de promo,
Carlos, jongleur voyageur,
Angel, Myryam, Jenny et Molly, constructeurs de la playa Aragon,
Gustavo, puit de connaissances de l'Université de la Terre,
Marcos Sanchez, architecte engagé à la reconstruction,
Vincent Alba, et sa petite famille,
Juan José Santibañez, architecte illuminé,
Mario de Leon, Guanajuato, notre colloc et superviseur,
Carolina Ramos, notre colloc et apprentie,
Gabriela Perez, coordinatrice relationnelle,
Toute la bande Huajuapán 3.0, ses échanges, sa bonne humeur, son amitié,
Doña Tala, Peluchin, Don Beto, Poncho, Irvin, Lalo, Don's Manuels, Don
Amancio, Doña Maria, et tous les villageois de Tezoatlán,

et enfin Sébastien Moriset, pour son soutien, ses conseils, et son
investissement dans notre réflexion.

Sommaire

Remerciements	4
Avant-Propos	6
Introduction	16
Partie I	
Atelier à Chapala	26
Ayudantes à Guadalajara	32
Cajon de Peña	40
Oaxaca - Recherche de nouveaux projets ...	52
Partie II	
Introduction	66
Intégration au village	74
Un statut de constructeur	82
L'atelier d'enduits terre	94
Conclusion	106

Avant-Propos



Bonjour,

Je m'appelle Jean Viton,

J'ai 26 ans et quelques brouettes,

Après avoir suivi une formation classique d'ingénieur (civile, hydraulique et environnementale) à Grenoble, ma ville natale, j'ai travaillé durant 2 ans sur Paris dans un cabinet de conseil d'ingénierie appliquant des démarches de Qualité Environnementale dans les projets de construction (HQE, BREEAM, LEED, etc.)

Ne trouvant pas satisfaction dans ce quotidien, parisien comme professionnel, j'ai décidé de laisser ce travail en avril 2015, afin de pouvoir me plonger sérieusement dans l'univers de l'architecture de Terre qui accompagnait nombreuses de mes réflexions depuis un certain temps. Du temps libre dégagé suite à ce grand changement, j'ai pu commencer à travailler sur quelques chantiers de maçonnerie (pisé, torchis, enduits), et surtout j'ai pu démarrer une petite série d'entretiens avec des artisans maçon Terre (dans la région Rhône Alpes et le Sud-Ouest de la France), afin de recueillir leurs propos et de les compiler dans un petit mémoire personnel. L'idée était alors de les questionner sur la thématique de « l'accompagnement à l'auto-construction », et de la place qu'ils pouvaient trouver, ou trouvaient déjà pour la plupart, dans cette nouvelle pratique de chantiers hybrides entre du 100% professionnel et de 100% auto-construit.

J'ai présenté les résultats de ce petit travail de recherche en mars 2016 au CRATerre, et ai pu intégrer la formation DSA Architecture de Terre au sein de la promotion 2016-2018.



Bonjour,

Je m'appelle Emmanuel Stern, j'ai 27 ans.

J'ai étudié l'anthropologie à Paris et à Rome, puis ai terminé ces études en faisant une recherche de terrain à Fribourg en Allemagne. Cette enquête avait pour objet un ensemble d'habitat auto-géré de 300 personnes en milieu urbain. Mes questionnements anthropologiques m'ont conduit à porter mon regard sur les différentes manières d'habiter un lieu et les problématiques que celles-ci impliquaient. C'est pourquoi, après avoir terminé mes études en anthropologie j'ai décidé de voyager en participant à des projets de constructions pour apprendre et rencontrer des acteurs qui étaient passés eux-mêmes de la théorie à la pratique. J'ai notamment participé à des chantiers d'auto construction en France. J'ai aussi été amené à passer quelques mois à Bornéo, en Malaisie, dans une société de chasseur cueilleur qui était en plein changement de structure sociétale à cause de la déforestation. Ils étaient brutalement contraints à passer du nomadisme à la sédentarisation ce qui impliquait de nouvelles problématiques profondes, notamment vis à vis de la question du logement (une des conséquences de ce changement fut de faire venir petit à petit des matériaux industrialisés au milieu de la jungle).

Mes différentes expériences m'ont amené à m'intéresser aux techniques de constructions naturelles. J'y vois une puissante force pour aborder des questions de sociétés importantes. C'est pourquoi j'ai eu envie d'intégrer la formation DSA Architecture de Terre du laboratoire CRAterre.



Sortie du DSA Terre

Après une année intense de réflexions, d'expérimentations, de réalisations de travaux, d'apprentissages, et de poursuites de la découverte du milieu construction Terre, nous voilà donc tout frais sortis de la partie disons plutôt « théorique » du cursus DSA Terre. La nouvelle année qui s'offre à nous était, quant à elle, plutôt axée sur la participation à différents projets de construction Terre de notre choix. Elle est ainsi nommée « l'année de mise en situation professionnelle ». À l'issue de cette année, il est impératif d'avoir justifié d'au moins 4 mois de passage par la pratique (stages, travaux, ateliers, etc.) et de l'écriture d'un mémoire sur une thématique de notre choix (que voici), ayant trait de près ou de loin à l'univers des architectures de Terre. La pratique et le mémoire peuvent être liés ou non.

Deux mois d'été passés à s'impliquer dans différents projets personnels, notamment la participation à l'organisation du festival Des Terres, géré depuis de nombreuses années par l'association Bellastock - 4 jours de workshop regroupant environ 500 étudiants en Architecture, et dont la thématique de cette édition était « La ville Des Terres - Comment construire en Terre aujourd'hui ? » - et nous voilà devant les préparatifs de cette nouvelle année qui s'en vient.

Les deux non-architectes de la promo

Par un hasard amusant, Manu, comme moi, avons cette petite particularité qui nous lie : Nous ne sommes pas Architectes.

Cette différence de statut, pouvant être lue comme un détail, nous apparaît plutôt à nous, de taille, lorsqu'il s'agit de penser « Quelle pourrait être notre place dans le grand univers qu'est celui de l'architecture de Terre ? ».

Comment allons-nous exercer toutes nos nouvelles compétences et connaissances maintenant ? Dans quel cadre ? Sous quelle forme ?

Les enseignements que nous avons reçus au CRAterre cette année nous ont transmis plusieurs valeurs pour répondre à ces questions : La valorisation du travail de terrain, le travail pratique, le passage par la maçonnerie pour comprendre la matière, s'inspirer des architectures sans architecte, etc.

C'est dans cette dynamique que nous souhaitons tous les deux appréhender cette année de mise en situation professionnelle. Pour ce faire nous essayerons de trouver des projets pour nous former les mains, et construire avec la terre.

Une volonté de travailler à deux

À la suite de cette première année, il nous a paru évident que nous voulions profiter de cette deuxième année pour continuer de cultiver la relation, amicale comme professionnelle, que nous avions ébauchée jusqu'alors. Souvent nous avons pu sentir que nous nous tirions vers le haut lorsqu'il s'agissait de penser, de réfléchir, ou même d'agir à deux. Comme un duo dont la pratique et les réflexions de chacun nourrissaient celles de l'autre, et dont la mise en commun des deux transposait un projet quelconque en un vrai bon moment de vie, et en assurait le plus souvent la bonne conduite. Le projet du Bail emphytéotique - que nous aurons plaisir à expliquer aux futur(e)s lecteurs et lectrices de vive voix s'ils sont intéressé(e)s par le sujet - le festival grain d'Isère, le festival BellaStock, etc.

Cette nouvelle année qui arrive est aussi un moyen pour nous d'aller éprouver notre relation dans un vrai contexte professionnel, afin de se découvrir mutuellement dans ce milieu. Si, pour l'heure, plane bien loin au dessus de nos têtes l'idée de pouvoir un jour monter une vraie structure professionnelle pour travailler ensemble en France, au moins cette année pourra nous apporter plus d'éléments pour réaliser au mieux ce petit nuage. L'année « test » certains l'appelleront-ils !

Nous décidons donc de nous organiser pour trouver un projet commun, et écrire le présent mémoire à quatre mains.

Le projet du Mexique

Initialement s'est amorcé le projet de partir au Ladakh, pour participer, avec Sonam Wangchuk, à la vie de l'école SECMOL, de Leh, découvrir les cultures constructives Ladakhi, et pourquoi pas participer à l'organisation de la troisième édition d'un festival autour des constructions Terre, organisé chaque année en juillet, à Leh. L'idée de partir début Septembre s'est bien rapidement heurtée au contexte climatique Ladakhi, durant lequel l'activité « constructive » (comme bien d'autres d'ailleurs) s'arrête littéralement entre Octobre et Mars pour cause de grand froid. Nos projections européennes, un peu trop décalées de la vie de là-bas, se sont donc reformulées pour s'orienter vers d'autres Terres.

Et pourquoi pas le Mexique tiens ?

Manu a déjà passé 6 mois là-bas à construire avec la Terre, il y a de ça deux ans. Et il en garde de très bons souvenirs, ainsi que de nombreux contacts. Notre amie de promotion, Ana Rosa, originaire de ce pays, nous a parlé de certains projets que réalise un ami architecte, et auxquels nous pourrions participer.

Une ancienne étudiante DSA (promo 1991/1992), Elena Ochoa, travaille la terre dans un petit centre d'Architecture à côté de Guadalajara, dans l'état de Jalisco, et pourrait nous recevoir quelques temps.

Il n'en faut pas plus pour nous convaincre, les terres Mexicaines semblent fertiles, de maïs oui, mais aussi de projets pour nous deux.

Un contexte particulier

Des dates flexibles

Nous décidons de prendre nos billets sans planifier de retour pour l'instant. L'idée c'est de pouvoir se dire : « Bon, nous partons, certes pour une mise en situation professionnelle de deuxième année du DSA Terre, mais avant tout, nous partons pour nous-même. Pour apprendre, pour nous enrichir d'expériences nouvelles, pour développer nos compétences « constructions en terre », et finalement pour vivre comme tout un chacun, un quotidien agréable. Et si nous sommes bien au Mexique, pourquoi ne pas y rester un an, deux ans, une vie ? ». Telle est l'idée et tel sera le billet. Départ, le 17 Octobre 2017, retour, quand ce sera le bon moment.

Une situation post-séisme

Début septembre, les billets sont pris depuis un moment, et nous apprenons tout à coup que le pays vient de traverser un violent épisode de séismes dans l'état de Oaxaca. Une grosse partie du Sud de l'état, l'Istmo, a été la plus fortement touchée. Une aide appuyée par le gouvernement Mexicain est en train de s'organiser pour la reconstruction de la zone. C'est un contexte post-catastrophe violent (dégâts importants, traumatisme des populations, arrivée massive de nombreuses ONG, modification forte du paysage, culturel comme géographique, destructions de nombreuses maisons en terre, pourtant en bon état, suggérées/imposées par le gouvernement, tentative d'organisation des communautés dans une lutte politique, etc.). Nous décidons pour l'instant de laisser « décanter » et « s'organiser » la situation, mais garderons fortement en tête que de nombreux projets de construction/reconstruction nous attendent peut-être dans cette zone, et que Oaxaca sera vraisemblablement l'un de nos points de chute durant ce projet de longue durée.

Introduction



Une volonté de construire

L'année passée au DSA est une année très intense et très riche pour tout le monde. C'est l'année propice au questionnement professionnel. Nous avons tout d'un coup accès à l'univers de la construction terre dans le monde, ses différents acteurs et ses différents enjeux. Nous avons également accès au résultat de 40 années de recherches et d'un savoir précis et conséquent sur l'histoire, la science, et le futur des constructions en terre. Nous sommes en train de nous spécialiser et l'on nous partage des thèmes et des moyens d'actions passionnants.

Au sortir du DSA, nous avons ressenti un peu la même chose. Nous avons envie d'être sur des chantiers, de travailler la matière, la terre, la paille, le bois. De bâtir des infrastructures, de participer à des projets de constructions, d'aller en apprendre plus sur la logistique de chantier, sur les techniques de construction, sur les moyens de mise en oeuvre, etc.

C'est donc dans cette optique que nous avons abordé la deuxième année du DSA Terre : rechercher un, ou des projets, sur lesquels nous pourrions passer une grande partie de notre temps sur chantier, pour apprendre et commencer à nous former comme « artisans maçon, spécialisés dans l'utilisation de la terre en architecture ». Début d'une nouvelle aventure pour nous, premières bases professionnelles en perspective pour pouvoir peut-être un jour monter nos propres structures comme artisans:

Une volonté de valoriser/sensibiliser/diffuser/former

S'il est un constat fort que nous avons pu émettre tout au long de notre année au CRAterre, c'est celui-ci :

« Les constructions terre sont très présentes à travers le monde, et souvent très peu connues du grand public. Et ces typologies de constructions, sur de nombreux points, apportent des réponses intéressantes sur les enjeux sociétaux de développement durable. Faudrait-il déjà les faire connaître.»

Nous vivons à une époque où les problématiques dans le milieu de la construction sont mondialement présentes, et similaires à de nombreux endroits. Nous assistons à une perte des savoirs faire locaux dans de nombreuses régions du monde, au profit d'une construction en béton de ciment, uniformisée et globalisée. Les problèmes liés à cette nouvelle manière de construire, reflet de la modernité, sont de différents horizons

: on peut nommer les conséquences écologiques, avec d'une part l'énergie utilisée pour la transformation de la matière (le processus de production du ciment est extrêmement polluant), d'autre part l'énergie dépensée pour son transport (le ciment n'étant pas une ressource que l'on trouve à côté de chaque chantier le transport est une notion évidente qui lui est liée). On peut citer aussi le manque d'indépendance et d'autonomie de chaque localité qui dépend aujourd'hui d'une économie extérieure avec l'achat de la plupart des matériaux de construction via des gros fournisseurs de ciment. Une autre conséquence est la perte d'identité des différentes régions du monde, en regard à leurs cultures constructives qui les caractérisaient. En effet, chaque typologie de construction dans le monde dépend de la culture dans laquelle elle s'inscrit, de son climat, de ses ressources locales, des croyances et des normes de vie en société qui régissent les régions dans lesquelles elles sont inscrites. Elles étaient donc bien différentes toutes les unes des autres et reflétaient bien chacune l'identité de la région.

Et face à ce constat plutôt alarmant, on remarque que les années passent, que certaines solutions sont apportées localement pour parer à ces problématiques, mais que dans l'ensemble, ce phénomène grossi, prend de l'ampleur, et les constructions en béton de ciment continuent de plus en plus de remplacer toute architecture vernaculaire. Et ce, sur l'ensemble du globe.

Dans la réponse au « Pourquoi ce phénomène, si néfaste en de nombreux points soit-il, continue de s'amplifier ? », nous apportons, subjectivement, les éléments de réponse suivants :

- **Valorisation** : Les cultures constructives sont souvent dépréciées localement. On les perçoit comme des techniques de construction arriérées, témoin d'un certain niveau de pauvreté, d'un manque de connaissance, parfois même d'un retard sur les pays dits « développés ». Dans l'imaginaire collectif, la construction terre n'est pas compatible avec l'esthétisme, la qualité de vie, le niveau de confort, et le niveau d'innovation, souhaité par la société moderne, à laquelle beaucoup de régions du monde aspirent aujourd'hui.

- **Sensibilisation** : Beaucoup de populations à travers le monde, ne sont pas sensibilisées aux débats et aux problématiques (citées ci-dessus) que peuvent entraîner l'amplification de la construction en béton de ciment. Et restent ainsi fascinés par la facilité de mise en oeuvre et la rapidité d'exécution des travaux procurée par l'utilisation du béton. Pourquoi prendre des semaines entières pour excaver de la terre, façonner des adobes, les laisser sécher, puis pouvoir les maçonner ? Lorsque l'on peut directement acheter des parpaings, et les maçonner avec un mortier de ciment.

- **Diffusion/Formation** : Dans bien des endroits, même si les gens ont une image très positive des constructions vernaculaires, même s'ils sont conscients des nombreuses problématiques qu'entraîne le béton de ciment dans son usage excessif, il n'est pas rare que ces personnes soient confrontées à l'incapacité de bâtir en terre à cause d'un manque de savoir-faire disponible sur place. Quelle terre utiliser ? Comment produire des matériaux ? Comment les mettre en oeuvre ? « Nous aimerions bien construire des maisons en Adobe, mais les producteurs ont arrêté leur production, et nous ne savons pas quelle terre mélanger avec quel type de fibre ». - Entendu à de nombreuses reprises durant ce voyage.

Cette problématique du « tout ciment » que nous abordons ici, ainsi que les enjeux forts de la Valorisation, de la Sensibilisation, et de la Diffusion/Formation pour répondre à cette problématique, nous les avons abordé tout au long de notre première année au DSA Terre. Comme un fil conducteur, entre chaque projet, entre chaque outils présenté, et entre chaque exercice réalisé. Toutes ces thématiques sont finalement liées à celle de l'éducation. Nous nous sommes formés à être en quelque sorte des agents de divulgation. Et cette mission a pu prendre plusieurs formes :

Celle de former des maçons en France comme à l'étranger

Celle de participer à des projets d'ampleur de constructions en terre

Celle de participer à l'identification et à la valorisation des cultures constructives

Celle de présenter les sensibilités de la matière Terre (ateliers pour enfants, etc.)

Celle de diffusion d'information, lors de festivals, de chantiers participatifs, d'événements ouverts au grand public comme aux professionnels.

Celle d'organiser des conférences, ou des expositions, pour faire parler et connaître la construction terre.

Nous avons aussi appris de nombreux outils, de nombreuses méthodes, pour pouvoir travailler à ces activités :

- Les méthodes d'évaluation de projet (la spirale, les logiciels Sherpa et Versus, etc.)

- Des méthodes de communication (SWOT, cadre logique, etc.)

- Des exercices de gestion de projet (ligne de production, etc.)

Ainsi, au sortir de cette première année de DSA Terre, il nous semble difficile de concevoir, au sein de notre futur métier, l'absence de toutes ces composantes plus « sociales » et « sociétales » liées à l'usage de la terre. De manière générale : transmettre. Et plus en détails : valoriser, sensibiliser,

diffuser et former. Des activités devenues pour nous essentielles, que nous souhaitons vivement continuer de pratiquer dans notre quotidien de maçons terre, dans notre activité professionnelle, dans notre vie personnelle, dans les projets que nous réaliserons, etc. Comme un lien entre notre pratique et nos questionnements personnels, il nous apparaît clairement aujourd'hui impossible de dissocier construction et transmission.

Le Mexique, un contexte spécifique intéressant dans cette double dynamique : construire/transmettre.

Le Mexique, est un lieu intéressant pour notre expérience professionnelle en devenir parce qu'il est tout simplement un pays avec une grande culture de construction en terre et qu'il se trouve aujourd'hui dans la situation de pays en développement aspirant à devenir un pays développé, fortement influencé par la présence même des États Unis à ses frontières. C'est un pays dont la modernisation rapide depuis 50 ans a entraîné un envol démographique incroyable, et le développement de mégalopoles qui n'en finissent pas de s'étendre. C'est aussi un pays où la vie dans les villages est encore très présente, mais pour autant dévalorisée (souvent associée à la pauvreté), et dont la culture est de plus en plus tournée vers les États Unis comme modèle de société. Rares sont les petits villages d'adobes où l'on construit toujours avec les savoir faire d'avant l'ère du « tout ciment ».

Et pourtant, c'est aussi un pays où il existe des architectes militants, des régions organisées, qui développent des campagnes de revalorisation et de reconstruction de maison en terre. Il existe déjà tout un mouvement de l'éco construction, notamment dans l'État de Oaxaca, en pleine expansion. La région du Chiapas (et le mouvement Zapatiste) tente de s'autonomiser vis à vis des décisions gouvernementales, et tente de s'organiser pour faire reconnaître son identité, sa variété de cultures, de langages, de traditions, etc.

Pour toutes ces raisons, le Mexique nous est apparu être un terrain propice à deux choses :

Premièrement, à la possibilité de bâtir en terre (de par sa culture constructive), donc de trouver des projets pour continuer de nous former comme maçons.

Et deuxièmement, de pouvoir rencontrer un public disponible et ouvert à la proposition d'activités liées à la transmission de savoir (être et faire) : valorisation de patrimoine, sensibilisation aux nombreuses conséquences du modernisme, diffusion et formation autour de techniques de constructions naturelles localement, etc.

Un contexte particulier, celui d'arriver comme étranger

Nous avons des envies, des réflexions sur la société et des convictions fortes, qui nous animent. Nous avons été formés pour cultiver ces réflexions, et les inclure dans notre activité professionnelle en devenir. Et nous voulons aujourd'hui expérimenter des manières de participer à la valorisation de savoir faire locaux, à la sensibilisation de personnes, ainsi qu'à la diffusion de connaissances sur le bâti en terre.

Ajouté à tout cela, notre métier pour l'année à venir va comporter une grosse particularité : nous partons à l'étranger.

Que ce soit de l'autre côté de la montagne, dans une autre vallée, ou bien dans un pays éloigné du nôtre, nous sommes à l'étranger. Nous sommes une personne extérieure au cadre de vie connu par la population locale, et notre arrivée va, par notre simple présence, modifier le paysage des personnes que nous allons rencontrer.

Cette composante est, selon nous, à ne pas négliger, surtout lorsque l'on s'intéresse à des méthodologies d'action pour faire de la valorisation, de la sensibilisation, et de la formation. Etre en contact avec d'autres cultures, avec d'autres références et d'autres enjeux sont des réalités à côté desquelles on ne peut pas passer si on veut travailler sur la pertinence de nos interventions.

De nombreuses questions accompagnent l'activité de transmission, et d'autant plus lorsque l'on revêt le costume de l'étranger :

Dans quel état d'esprit sont les bénéficiaires du projet auquel nous participons ?

Au sein de quel projet, plus global, s'inscrit notre activité de construction et de transmission ?

D'où vient la demande du projet spécifique au sein duquel nous allons participer ?

Comment sommes nous introduits dans le projet ?

Quelle distance y a-t-il entre nous et les bénéficiaires du projet, en terme de compréhension de l'autre (langage, culture, position sociale, etc.) ?

Comment prenons-nous en compte l'identité locale dans la réalisation du projet (culture, traditions, ressources, habitudes, etc.) ?

Comment finalement, faire attention à notre propre place dans chaque nouveau contexte, pour que notre parole ait le plus de chance d'être légitime et alors entendue ?

Nous allons présenter, dans ce mémoire, l'une de nos premières expériences post études, durant laquelle nous avons tenté d'observer, au travers des questions cités ci-dessus :

Comment notre statut de constructeurs a pu faciliter la mise en place de nos activités de transmission (valorisation de cultures constructive, sensibilisation de population, et diffusion/formation) au sein du projet de reconstruction de Tezoatlan ?

Pour ce faire, nous relaterons, dans une première partie, nos quatre premiers mois d'expériences au Mexique, durant lesquels nous avons trouvé petit à petit nos marques, avons participé à de nombreux projets, et surtout durant lesquels nous avons pu préciser plus en détails ce que nous entendions par : construire (quel fut notre rôle en tant que constructeur) et surtout, valoriser/sensibiliser/diffuser/former (comment réaliser ces activités sous une forme qui nous convenait).

Dans une deuxième partie, nous nous focaliserons sur un projet de reconstruction plus important, que nous avons réalisé au sein de la communauté de Tezoatlan Segura y Luna. Durant cette expérience, nous avons pu éprouver et analyser notre pratique de transmission en tant que constructeurs. Nous vous présenterons donc en détails le déroulement de ce projet ainsi que l'analyse des avantages et des limites que nous avons pu rencontrer dans la recherche de notre capacité à faire de la transmission en tant que constructeur.

Ce présent mémoire n'est pas un manuel pour bien réussir ses formations à l'étranger, mais plutôt une réflexion poussée sur notre expérience pour en retirer des éléments pertinents, pour nous et pour les autres.

Nous avons choisi un registre plutôt narratif et analytique, afin de pouvoir vous transmettre au mieux les questionnements qui nous ont habité et guidé durant cette année au Mexique : la position d'expert à l'étranger, la temporalité dans notre activité, les enjeux sociétaux qui nous dépassent, etc.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

Partie I



- I -
ATELIER À CHAPALA
Trois jours



Notre arrivée au CIPTEV

Notre arrivée à Guadalajara, de nuit, après une longue journée de voyage en voiture depuis la ville de Mexico, traversant finalement mille endroits nouveaux depuis le centre de la ville de Guadalajara, notre chauffeur de bus improvisant un contact téléphonique avec notre hôte, s'est malgré tout déroulé dans la légèreté d'un point de chute sûr.

Elena Ochoa, comme présentée en introduction, ancienne élève de CRATerre, il y a de ça 26 ans, nous reçoit au sein de son centre de recherche et d'expérimentation, dans les alentours de Guadalajara. Le CIPTEV : Centro de Investigacion y de Produccion de Tecnologia Ecologica para la Vivienda. Tout est dans le titre. Là-bas nous avons une petite chambre chacun, des toilettes/douches à disposition, une petite cuisine extérieure, et un grand terrain de jeu, d'outils, et de matériels pour réaliser tous les essais que nous souhaitons, avec les matériaux que nous souhaitons. C'est un peu comme un petit «Grands Ateliers » au milieu d'un jardin.

S'il est bien quelque chose de fort agréable lorsque l'on arrive quelque part, c'est d'avoir un point de chute. Quelqu'un qui nous reçoit. Un endroit où passer une nuit, deux nuits, peut-être une semaine. Comme une prise en main extérieure qui facilite absolument tout, permet une détente à l'arrivée, et surtout, donne le temps de souffler pour pouvoir appréhender un nouvel endroit lentement, dans une temporalité agréable, en se faisant guider petit à petit, en trouvant doucement nos repères, nos marques, pour par la suite pouvoir se sentir pleinement à la maison, bien qu'à l'étranger.

Animation d'un chantier participatif : première approche de notre travail au Mexique.

A peine arrivés, pas le temps de souffler tant que ça, nous partirons le surlendemain en compagnie d'Elena, d'Ivan (un jeune maçon mexicain lui aussi installé au CIPTEV) et de bien d'autres personnes que nous rencontrerons sur la route pour aller réaliser un atelier de trois jours au sud de Guadalajara. L'idée est simple : remettre à neuf des toilettes sèches laissées à l'abandon. Le contexte est, lui, un peu plus complexe : Un groupe d'agriculteurs s'est organisé autour d'un petit centre écologique ayant pour but de devenir un centre de formation et d'ateliers autour de l'agriculture biologique et des constructions naturelles. La volonté est de pouvoir diffuser des savoir-faire autour de méthodes d'agriculture traditionnelle, d'organiser des réseaux d'agriculteurs, et de s'entraider pour pouvoir peser dans la balance, en tant que paysans, face aux cultures intensives de

la région. L'atelier de réparation des toilettes sera quant à lui un support "démonstratif" pour pouvoir diffuser des savoir-faire constructifs (torchis et enduits).

Parmi les différents participants, on trouvera :

Des jeunes étudiants (ingénierie de l'environnement et architectes) de l'ITESO - Université de Guadalajara, très impliqués dans le développement rural alternatif.

Des paysans membres de l'association paysanne

Deux représentants d'une communauté Otomi (communauté indigène voisine), venus pour se former aux constructions naturelles. Avec comme objectif de pouvoir améliorer ses conditions de vie et ses capacités d'autonomie dans les constructions grâce à l'apprentissage de ces savoir-faire.

Des personnes extérieures (amis, personnes ayant eu l'information), venues profiter de l'occasion et des réjouissances de l'atelier (convivialité, apprentissage, partage, etc.)

Au programme des travaux :

Nous enlevons la couche d'enduit en ciment qui recouvre le soubassement en adobes. Nous renforçons la structure en bois avec des contreventements. Nous devons également formuler la terre et les fibres locales pour faire du torchis et enfin formuler et poser des enduits en terre sur le soubassement en adobe.

Nous avons une autonomie dans la gestion de la partie "construction Terre" - Formulations réalisées à partir des terres et fibres locales (enduits et torchis), appréhension de la terre dans ses propriétés physiques et constructives (présence d'argiles, de sables, tests basiques, compréhension du fonctionnement de la matière).

Notre rôle : plutôt transmission que construction

Nous étions dans cet atelier en tant que constructeurs, dans le sens où nous avons participé à la construction des toilettes sèches. Néanmoins, il nous a semblé que le rôle qui nous a été attribué dans cette expérience, a plutôt été celui "d'enseignants", sur la thématique de "L'usage de la terre pour la construction".

Analyse

Quels enseignements tirer de cette expérience? Rappelons que nous venons avec le questionnement de faire de la bonne transmission de connaissances, en s'interrogeant particulièrement sur notre positionnement en tant que sachant.

Comment avons nous été introduits dans le projet ?

Nous n'avons pas cherché à participer à cet atelier, ce n'est donc pas une volonté de notre part. Nous avons juste accepté la proposition d'Elena pour l'accompagner dans cet atelier. Si nous le précisons ici c'est parce qu'il nous semble intéressant d'avoir conscience que les difficultés parfois rencontrées dans les projets de transmission peuvent provenir de la légitimité perçue de notre présence sur place. Le fait d'avoir été introduits comme les "bras droits" d'Elena Ochoa, (qui avait été contactée pour animer l'atelier) suffisait à justifier notre présence ici dans l'esprit des participants. De plus, il est toujours pertinent de savoir si nous venons en répondant à une demande où si nous créons le contexte de toute pièce parce que nous considérons qu'il serait pertinent. Ici, ce sont les agriculteurs qui ont eu l'idée et l'envie de faire appel à Elena comme professionnelle pour être aidés et formés au sujet des constructions naturelles de leur lieu.

Quel est l'état d'esprit des bénéficiaires du projet ?

Le public était déjà convaincu par avance et venait avec l'envie d'apprendre. Le fait d'être étranger ici n'a jamais été un frein au bon déroulement de l'atelier. D'ailleurs nous pensons que ceci est vrai parce que nous étions justement dans un groupe où tout le monde était étranger les uns pour les autres. Personne ne se connaissait avant. Or, cette situation où tout le monde est inconnu, hors de chez lui et venant à l'atelier de son propre chef en étant déjà convaincu, n'est pas le contexte le plus courant. C'est une situation plus facile pour incarner le rôle de formateur. C'est une grande distinction par exemple avec le fait de faire des ateliers de sensibilisation dans un village qui, lui, constitue un groupe déjà existant où seul l'intervenant est extérieur à ce "cercle". De plus, il est aussi courant dans un village où l'on décide de faire de la sensibilisation que les populations ne soient ni convaincues par avance ni les demandeurs de la participation à cet atelier.

Nous avons été dans une situation confortable où nous nous sentions légitimes, acceptés, et écoutés.

Au sein de quel projet, plus global, s'inscrit notre activité de construction et de transmission ?

En participant à ce projet nous soutenons l'initiative plus large du lieu. Les

valeurs qu'il véhicule nous semble très importantes c'est donc un plaisir d'avoir pu y participer un peu. Ceci pour dire qu'il est important de connaître la finalité du projet dans lequel nous nous inscrivons. Il se peut que des projets fassent appel à nous alors qu'ils ne véhiculent pas de valeurs avec lesquelles nous sommes en accord.

En conclusion, il apparaît alors que cet atelier se soit très bien déroulé pour nous en raison d'un contexte facile où nous n'avions pas de problème de légitimité, d'acceptation etc...Il nous a permis d'identifier que d'autres contextes d'atelier pourraient être plus délicats. C'est notamment la notion d'étranger qui nous intéresse. Puisque ce chantier participatif était constitué de personnes inconnues les unes pour les autres, alors nous n'étions plus perçus comme étrangers et étions facilement acceptés. Est-ce aussi facile dans un contexte de vie de village où, seuls nous, sommes les éléments extérieurs?

- II -
AYUDANTES À GUADALAJARA

Deux semaines



Au CIPTEV

Durant les semaines qui suivent, nous nous consacrerons à la découverte des alentours, toujours en compagnie d'Elena, nous nous exerçons à de nouvelles pratiques, comme le Tadelakt, que nous réalisons sur les toilettes du centre. Nous partageons un peu de notre savoir, sur la Terre-paille allégée notamment. Puis, comme nous l'avions mentionné avant le départ, nous commençons à nous concentrer sur la logistique pour trouver un travail rémunéré dans les environs.

Deux semaines de chantier Terre dans le centre de Guadalajara

Ivan, jeune maçon précédemment présenté, vient nous voir en nous proposant l'affaire : il doit réaliser des enduits en terre pour une pièce qui sera une future cuisine, dans le centre de Guadalajara. Au départ, celui-ci nous propose de tout faire ensemble : visite, devis, réalisation des travaux. Une aubaine pour nous. Tout ce que nous voulions est là : apprentissage de la réalisation d'un devis, découverte de nouvelles techniques de construction, et passage par la pratique, dans l'exigence d'un cadre professionnel. Nous sautons sur l'occasion et acceptons directement, sans crier gare.

Se former dans la construction, oui mais comment ? C'est avec cette envie que nous acceptons le travail avec Ivan. Au départ, aucune question de transmission ici, juste acquérir de l'expérience et progresser dans le métier d'artisan.

La première suggestion, qui vient de la part d'Ivan, est que nous soyons tous au même niveau de responsabilité. Ainsi, nous réalisons ensemble la visite de la maison. Une petite maison en Adobe, entièrement recouverte d'enduits en ciment.

La propriétaire, Delphine, une française expatriée depuis 8 ans, nous reçoit chaleureusement pour nous faire faire le tour des lieux. Il faudra donc enlever les enduits en ciment déjà présents, et refaire des enduits Terre, avec différents niveaux de réalisation selon les endroits de la pièce : enduits de corps, enduits fins, et même un peu de Tadelakt. Rapidement, nous nous retrouvons face à la difficulté d'être considérés comme « Tous au même niveau de responsabilité ». Ivan connaît ses propres circuits pour s'approvisionner en matériaux, il souhaite utiliser une certaine technique pour refaire les enduits (planter des clous en support d'enduit de corps sur toute la surface des murs), avec une certaine composition (une terre qu'il

connaît, avec le sable de vieilles adobe à concasser et du fumier de cheval), et malheureusement pour nous, il n'a pas l'air ouvert à la discussion, nous affichant rapidement comme des « scientifiques » français. Cette dualité qui s'installe nous oblige à prendre une décision : nous serons pour ce chantier les "aides maçon" (ayudantes) d'Ivan, et exécuteront les différentes tâches selon son expérience, surtout selon sa convenance. Le planning sera un peu resserré : deux semaines pour terminer, et nous devons partir quelques jours après pour le projet de Puerto Vallarta.

Pour dire vrai, ce chantier a été plutôt compliqué pour nous, à cause de notre posture d'aides-maçon.

« Nous pouvions voir/observer/nous rendre compte de tout ce qui n'allait pas. » Parce que nous avons déjà un certain bagage de connaissances, et une capacité de compréhension et d'analyse d'un chantier et de techniques constructives en terre.

« Mais nous ne pouvions pas communiquer notre ressenti ». Et même quand nous arrivions à le formuler, n'ayant pas les rênes du projet, rien ne changeait, et nous avons ainsi assisté chaque jour à un peu plus de problématiques à gérer :

Passer des heures à concasser des adobes dans une petite salle non aérée.

Manquer de matériel et être bloqués pour l'avancement des travaux.

Devoir planter des clous sur l'ensemble de la paroi pour fixer l'enduit sur un support déjà en terre - adobe - (blessures des mains, allongement des temps de travaux, manque de matériel - clous, fibres).

Tout cela pour finalement, le jour de notre départ, devoir nous excuser devant Delphine - elle, heureusement consciente de la problématique professionnelle dont nous avons souffert - de n'avoir réalisé que 30% tout au plus de l'avancement général des travaux.

Ce qui nous intéresse ici, c'est le fait que nous aurions voulu partager des connaissances avec Ivan mais que nous n'avons pas réussi à le faire. Pourquoi voulions-nous partager des connaissances? Tout simplement parce que nous avons des doutes sur sa méthode de travail d'un point de vue organisationnel mais aussi, et c'est plus intéressant, sur l'aspect purement technique. Nous n'avions que quelques jours pour faire tomber tous les enduits et tout refaire en terre. Alors comment ne pas réagir quand par exemple Ivan insistait pour que l'on plante des clous tous les 4 cm sur toute la surface des 7 murs qui constitueront la futur cuisine? C'est un petit exemple mais qui nous permet d'illustrer une idée plus importante, ici le désaccord sur l'utilité de planter des clous et de perdre 3 jours de chantier a fait ressortir une opposition entre universitaires français et constructeur

mexicain. En tout cas c'est ainsi qu'il a été exprimé par Ivan. Il nous a souvent mis directement dans cette catégorie d'expert sans expérience, et dès le tout début de notre rencontre il y avait cet élément qui était présent.

Analyse

Analysons à présent cette expérience simple de chantier avec l'angle d'une situation où l'échange de connaissance n'a pas pu se faire. Ce que nous appelons le projet n'est pas la réalisation des enduits mais en fait le projet de rentrer en discussion avec Ivan.

Qui sont les bénéficiaires du projet auquel nous participons ?

Ivan Moran, un maçon mexicain avec de l'expérience dans les constructions en terre. En effet, nous considérons ici que nous avons la volonté d'échanger avec Ivan, il représente donc le "public bénéficiaire" d'un potentiel échange de connaissances.

Quelle distance y a-t-il entre nous et les bénéficiaires du projet, en terme de compréhension de l'autre (langage, culture, position sociale, connaissance de l'autre, etc.) ?

La barrière de sachants intellectuels Vs. travailleurs manuels a créé une certaine distance entre Ivan et nous. Par exemple, notre premier moment de travail à plusieurs avec Ivan s'est déroulé quelques semaines avant le début du chantier, au CIPTEV. Nous devions alors faire des enduits en terre pour la salle de bain extérieure dans le terrain d'Elena. Alors que nous voulions comprendre pourquoi formulait et mélangeait-il la terre ainsi, etc, il nous répondait qu'il ne voulait pas expliquer ses méthodes et que rentrer dans une discussion scientifique ne l'intéressait pas. Lui comme nous, avons eu de la difficulté à comprendre les tenants et les aboutissants des comportements de l'autre.

Ivan, convaincu par les bienfaits de la construction terre, avec de l'expérience, une méthode de travail qui lui est propre, avait des réticences à la modification de cette méthode.

Quelle est l'origine de la volonté de transmission au sein du projet auquel nous allons participer ?

Dans cette situation précise lors du chantier à Guadalajara, il y avait bien une volonté d'échange et elle venait de nous, directement et uniquement. En souhaitant participer au projet, de manière horizontale avec Ivan, nous

exigions inconsciemment que notre parole soit écoutée et reconnue au même titre que la sienne. Hors, l'évolution de la répartition des tâches au cours du chantier nous a enseigné que sa volonté à lui, était d'être écouté, sans remise en question de ses connaissances. Donc en fermant la possibilité pour nous de lui transmettre une partie de notre savoir. Est-il possible d'enseigner quelque chose à quelqu'un qui ne souhaite pas apprendre ? Comment faire naître chez l'autre la volonté d'apprendre ?

Nous venons avec la posture d'écouter, apprendre, questionner et enfin échanger mais nous nous heurtons obligatoirement à la volonté de l'autre. Si la personne que nous sommes amenés à rencontrer n'a aucune envie d'échanger avec nous alors la discussion s'arrête là. On ne peut forcer quelqu'un à avoir envie d'apprendre, de remettre en question ses habitudes, si ça ne répond pas à un intérêt de sa part. Peut être qu'une leçon à tirer pour d'autres expériences de transmission c'est tout simplement s'assurer que notre intervention réponde bien à une envie d'apprendre des bénéficiaires. Si l'envie d'apprendre n'est pas là alors inutile de faire un atelier de formation, il se heurtera certainement à un refus. Dans ce cas on peut imaginer vite retomber dans une relation d'expert européen vs constructeur mexicain où le mécanisme de pensée est simple : il consiste à avoir un préjugé négatif sur la venue des "experts" et de vouloir revendiquer la qualité de son travail comme maçon expérimenté qui n'a pas besoin des conseils de l'extérieur. Et, cela, même si nous ne souhaitions pas lui donner de leçon, mais juste dialoguer avec lui pour résoudre chaque question. Ici c'était un chantier simple pour un particulier où il n'y avait pas d'enjeux spécifiques ni d'attentes de transmission de connaissances, mais cette impasse dans laquelle nous nous sommes retrouvés où ne nous n'arrivions pas à communiquer avec Ivan nous a permis de réfléchir à des questions de méthodologies pour faire de la transmission dans des projets plus larges.

Comment sommes nous introduits dans le projet ?

Nous étions perçus comme des sachants, introduits de manière imposée, comme un danger donc pour sa volonté d'agir selon ses propres connaissances. Ainsi, notre parole a perdu rapidement de son poids. Et ce alors même que nous venions avec la seule intention de travailler et d'acquérir de l'expérience de chantier pas du tout avec la volonté de transmettre quoi que ce soit. Mais pour autant, nos discussions et questions ont transformé un contexte de travail en un contexte de tension où Ivan qui nous avait proposé de travailler avec lui n'avait en fait pas du tout l'intention de s'adapter à notre manière de voir les choses et de travailler. Donc ce qui a été imposé c'est d'une certaine manière notre volonté de rentrer en discussion avec lui.

Au sein de quel projet, plus global, s'inscrit notre activité de construction et

de transmission ?

L'objectif général de cette activité de formation est de diffuser des savoir-faire, et de la logistique sur chantier (gestion du temps, de la matière, de l'organisation), et participer ainsi au développement des constructions terre à travers le monde. Nous étions donc réjouis à l'idée de participer à ce projet.

Conclusion

Il nous a paru pertinent de mentionner cette expérience de chantier ici car elle a soulevé des questionnements sur les possibilités et limites de notre activité de diffusion. Le fait qu'Ivan nous renvoie cette image d'expert européen avec qui il ne voulait pas dialoguer nous a permis de prendre conscience de l'importance des préjugés. En l'occurrence le préjugé sur les universitaires étrangers n'est pas propre à Ivan, il est un point récurrent. Il nous paraît donc impératif d'apprendre à désamorcer ces préjugés négatifs lorsqu'ils existent pour pouvoir être accepté et inviter au dialogue de manière simple. D'autres part, cette expérience nous permet aussi de porter notre attention sur le fait qu'il faut se soucier de savoir si notre interlocuteur a envie d'apprendre ou de nous transmettre quelque chose. Si cela peut paraître évident il n'en est pas moins que l'inverse existe pourtant. Par exemple, il n'est pas difficile d'imaginer une ONG pensant qu'il est important de former des maçons et qui va donc mettre en place le nécessaire pour que des maçons reçoivent un enseignement spécifique mais pour autant l'envie d'apprendre de la part du public n'est peut être pas assurée.

- III -
CAJON DE PENA
Trois semaines



Dans cette partie nous allons aborder notre ressenti lors d'un projet auquel nous avons participé. L'intérêt est toujours le même : tirer les enseignements de chaque expérience pour répondre aux différentes questions énoncées jusqu'alors.

Ce projet sera, à la différence des deux précédents, présenté et analysé de manière entremêlée, au fur et à mesure de notre expérience.

Et puisque c'est un regard critique sur chaque projet qui guide nos questionnements, nous précisons ici que l'idée n'est en aucun cas d'apporter un jugement sur le travail mené par l'architecte Gabriel Perez, mais plutôt d'exprimer ce que nous avons ressenti pour observer ce qui nous a fait réagir dans un moment de recherche professionnelle.

Avant le projet

Comme convenu, après notre arrivée à Guadalajara nous choisissons d'aller participer au projet de Cajon de Pena, dont nous ne connaissons pour l'instant que peu de choses.

Nous pensons que 4 propriétaires assez fortunés s'étaient réunis pour acheter des terrains en vue de développer une communauté écologique.

Le projet nous est présenté de la manière suivante : petit à petit, de plus en plus de personnes pourront devenir propriétaires de terrain de la communauté et ouvrir des lieux pour les échanges de connaissances sur des pratiques écologiques en construction ou en agriculture par exemple mais aussi concernant des échanges artistiques.

Nous savons qu'il y a l'envie d'utiliser des matériaux écologiques pour la construction des maisons.

Nous avons eu aussi des informations sur le fait que le projet avait déjà pris une nouvelle tournure par rapport aux ambitions du début. Il n'était peut-être plus exactement question d'une communauté écologique mais plutôt d'un ensemble éco touristique.

Globalement, les éléments dont nous disposions étaient trop vagues pour nous faire une idée précise de ce que nous allions y trouver. Nous le savions et ce n'était pas un problème. Les mêmes informations pouvaient donner lieu à différentes réalités.

Il est intéressant de décrire nos connaissances sur ce projet avant d'y aller pour comprendre ce que nous recherchons comme expérience et les problématiques auxquelles nous avons été confrontés par la suite.

L'idée c'est d'être ouvert à des projets qui englobent d'autres enjeux que

simplement le fait de construire pour des particuliers. Il nous semblait qu'il y avait plusieurs enjeux principaux potentiellement intéressants. Tout d'abord, nous aimions l'idée de participer à un projet écologique dont les finalités pouvaient aller dans le sens de nos intérêts personnels.

Il était aussi intéressant pour nous d'avoir l'opportunité de transmettre des idées de principes constructifs en terre pour aider les maçons des villages aux alentours à trouver de l'indépendance vis-à-vis des matériaux industriels. Et enfin nous étions séduits par l'idée d'être entourés de maçons a priori très qualifiés et professionnels qui pourraient nous apprendre les ficelles du métier. L'activité de transmission allait donc pouvoir opérer, de manière subtile, et a priori dans les deux sens.

Avec tous ces éléments réunis, nous étions assez enjoués à l'idée de travailler sur ce projet avec la seule inquiétude de l'aspect touristique sous-entendu à quelques reprises.

Contexte géographique : l'isolement du projet.

Cajon de Pena se situe à quelques heures au Sud de la grande ville de Puerto Vallarta, à l'ouest du pays. C'est une zone très peu habitée où le gouvernement projette de développer une activité touristique. Cajon de Pena, c'est aussi le nom de l'ancien village enfoui sous un lac artificiel pour produire de l'électricité.

Nous rencontrons Gabriel Perez, l'architecte en charge du projet avec qui nous avons été en contact. Nous partons alors pour quelques heures de route en longeant la côte avant de rentrer dans les terres en traversant des petits villages. Nous arrivons enfin au grand lac de cajon de pena. Ici le voyage n'est pas terminé, il faut encore traverser le lac en barque puis reprendre la camionnette pour continuer de l'autre côté à monter vers notre futur lieu de travail et de vie pour les prochaines semaines. De l'autre côté du lac il n'y a plus de village, plus de route aménagée. On se retrouve dans une forêt primaire avec simplement les prémices d'une ancienne route d'exploitation forestière qui n'a jamais été utilisée. Après une heure de montée sur ces chemins en terre, larges mais cabossés, nous arrivons enfin en haut, tout en haut. L'endroit précis de notre arrivée s'appelle « La galère ». C'est le lieu où dorment et mangent les vingt maçons employés à temps plein sur le projet. Nous voilà donc au cœur d'une forêt très impressionnante, digne des belles jungles sauvages. Sauvage c'est le mot, mis à part les chemins et les quelques constructions présentes que nous allons décrire d'ici peu, il n'y a pas de trace de vie humaine par ici. La nature a tous ses droits, la végétation s'est organisée d'elle-même. Les oiseaux chantent et les serpents serpentent.

Pourquoi construire si loin de tout ? L'isolement du lieu nous pose question. Loin de tout, l'acheminement de la matière, de la nourriture et de l'eau demande une grande organisation complexe, à un coût élevé. La route d'accès est un élément important dans chaque projet, ici c'est un chemin de terre assez large qui a nécessité une logistique de projet bien complexe : des gros travaux de terrassement avec de grosses pelleteuses en début de chantier, des réparations régulières, longues, et coûteuses, après chaque saison des pluies. Il nous semble qu'avec beaucoup d'argent il a été possible d'imaginer des choses qui sortent un peu du bon sens comme construire dans un milieu sauvage, peu accueillant pour les humains aux premiers abords. Mais faire construire loin de tout ne semble plus être une barrière. On ne comprend pas réellement la volonté de créer une communauté écologique à cet endroit-là. Et surtout on se demande très rapidement si l'on peut parler de communauté écologique ?

Contexte économique : un projet touristique ?

Nous voici donc arrivés sur les terres du fameux propriétaire. Cet homme, issu d'une famille très riche du Mexique, a acheté, il y a dix ans, trois cents cinquante hectares de cette forêt. Il est finalement le seul à posséder des terres dans cette forêt en vue de l'exploiter. Le reste appartient à des ejidos (traduction juridique de terrains communaux).

Au moment où nous arrivons, il existe quatre infrastructures déjà terminées, éloignées les unes des autres. La première c'est la « galère ». La seconde et troisième sont deux cabanes de luxe, pour accueillir des touristes, construites à vingt minutes à pied de la galère. Et enfin la quatrième est la maison (très grande cabane) du propriétaire.

Les trois cabanes sont construites avec le même système : sur pilotis dans un terrain en pente forte. La structure est en bois, il y a peu de murs, et ceux qui existent sont en torchis pour l'extérieur et en pisé pour la cloison intérieure. Le toit est quant à lui en palmes tressées.

Après une première nuit passée dans l'une des cabanes luxueuses, avec une vue parfaite sur le lac et les montagnes au loin, nous allons visiter les différents chantiers en cours de finalisation : il ne reste plus qu'à poser les finitions des salles de bains.

Au fil de la conversation, l'architecte comprend que nous venons d'apprendre la technique du Tadelakt, et nous invite à travailler là-dessus pour les salles de bains des deux cabanes. Le mur de chaque salle de bain est en pisé, bâti avec 8 terres locales aux couleurs d'une variété étonnante. Il sera notre support pour nos activités d'enduits en Tadelakt pour les prochains jours.

Nous nous rendons compte rapidement des finalités réelles du projet.

Beaucoup plus que de créer une communauté écologique, le propriétaire souhaite plutôt réussir une démarche marketing. Le projet a officiellement un but lucratif : les trois cents cinquante hectares ont été achetés en vue d'être revendus en parcelles de deux mille mètres carrés chacune. Chaque parcelle devrait être vendue à un futur propriétaire qui aura l'obligation de faire construire sur son terrain une cabane dessinée et réalisée par l'architecte en charge du projet « communautaire ». Tout cela dans l'année suivant l'achat. À cela sera ajouté dans le contrat une mention spécifiant la possibilité de location des cabanes à des touristes étrangers, lorsque les propriétaires ne seront pas sur le site. Le propriétaire principal (Alexis) recevra ainsi directement une partie des bénéfices tirés par ces contrats de location.

Ce qui devait ressembler à une communauté écologique accueillant des artistes et des bénévoles, désireux d'apprendre à faire des constructions naturelles et de l'agriculture biologique, se transforme de fait en un grand projet économique d'achat et vente de terrain.

Quelques informations en chiffres : 14 000 pesos (700 euros) le mètre carré de la vente du terrain pour les sous-propriétaires. Environ 1.5 millions de pesos pour la construction de la cabane de luxe. Environ 10 000 pesos la nuit pour les touristes. (En comparaison un maçon gagne environ 2000 pesos après avoir travaillé cinq jours et demi de sa semaine - du lundi au samedi midi).

La construction terre nous semble être un outil formidable pour retrouver de la fierté dans tous les endroits du monde et prendre conscience qu'on peut ne pas dépendre du ciment et penser une organisation plus générale à petite échelle. Indépendance, richesse locale, identité, fierté, richesse culturelle, etc. sont des valeurs qui sont attachées à ce type de constructions à nos yeux. Ici l'intérêt du projet semble très fortement tourné vers une manière d'investir de l'argent pour en gagner plus, et si c'est le seul intérêt d'un projet, cela ne nous donne pas vraiment envie d'y participer.

Le contexte environnementale : un projet écologique ?

Plus haut nous avons parlé d'une vue magnifique sur un lac. Ce qui pouvait paraître comme une agréable surprise s'est transformé en un point de désaccord. En effet, dans ce projet les terrains à vendre sont choisis en fonction de la vue qu'il offre sur le superbe lac en aval. Et pour cela, il faut bien sûr détruire la végétation et couper tous les arbres qui font barrage à cette vue. Ceci nous donne plus l'impression qu'on se sert d'un endroit

magnifique pour répondre à des fantasmes de vie dans la nature. C'est pour cette unique raison que l'on se permet d'abîmer et de détruire des grandes parcelles de forêt et toute la biodiversité qu'elles abritent.

Une fois de plus, le projet est pensé comme une stratégie marketing : en commençant par exploiter les sites éloignés du lac, le propriétaire espère faire monter les prix des terrains en se rapprochant de celui-ci.

Et enfin, c'est une forêt avec beaucoup d'animaux et d'insectes dangereux. Pour accueillir les touristes dans de bonnes conditions il faut asperger régulièrement les cabanes de produit toxiques pour faire fuir scorpions et serpents. Ils sont certes dangereux mais nous avons pourtant l'impression d'être chez eux plutôt que le contraire.

La construction terre est aussi un appui pour une réflexion écologique mais elle ne nous intéresse pas si ce dernier point devient une excuse pour faire ce que l'on veut. Nous sommes confronté à un paradoxe fort entre une volonté de respecter la nature via des constructions écologiques et une destruction de cette même nature par le développement d'une zone de tourisme de luxe en milieu sauvage.

Ce fut un problème pour nous de participer à un projet de développement d'une zone de tourisme privilégiée ayant un fort impact, à notre sens négatif, sur une nature complètement vierge.

Les conditions de vie des travailleurs sur place.

La galère est le lieu où tout le monde se retrouve le matin, le midi et le soir. C'est l'endroit où les maçons dorment, mangent, se lavent, utilisent la wifi pour internet et dorment à nouveau. C'est un lieu construit dans une pente, il n'y a pas de mur, c'est un plancher couvert sur pilotis. Ici l'espace est symboliquement divisé en 2 : d'un côté il y a tout juste la place pour les 20 tentes collées les unes aux autres, de l'autre la cuisine avec un banc et une table pour se restaurer.

Les maçons viennent des petits villages les plus proches. Ils se connaissent tous, s'entendent bien dans l'ensemble en apparence mais on comprend petit à petit qu'il existe des conflits entre certains. C'est un détail qui nous semble être important de soulever quand on pense qu'ils vont vivre ensemble dans cette forêt 6 jours sur 7 pendant plusieurs années.

Décrire les conditions de vie des ouvriers est aussi une manière de faire transparaître les conditions de réalisations de ce lieu. Quel est le prix à payer pour que, 10 années plus tard, des personnes très fortunées puissent se glaner d'être en retraite méditative au milieu de la forêt primaire avec une vue sur le lac ? Nous pouvons imaginer la réalisation d'un lieu où les maçons auraient une place un peu plus valorisante que celle de dormir les uns à côtés des autres dans des tentes, loin de leur famille.

Notre place dans le projet

Nous avons un statut particulier. Notre volonté de travailler avec les maçons est bien comprise mais, puisque nous sommes étudiants de CRAterre, amis d'Ana Rosa (et peut être parce que nous sommes européens), nous ne sommes pas logés à la même enseigne que ceux-ci. Pour nous, ce n'est pas une petite tente qui nous attend, mais une cabane de luxe.

Nous avons un statut intermédiaire entre maçon et invités de marque. Nous passons la journée à travailler comme maçons sur les chantiers, mais bénéficions régulièrement de petits privilèges : nous sommes parfois invités dans la maison d'Alexis où nous mangeons alors de la nourriture gourmet cuisinée par le chef personnel du propriétaire (petit souvenir mémorable d'un lapin chasseur, arrosé de très bonnes bouteilles de vin), et pouvons profiter de l'eau chaude pour nous laver. Notre salaire est de 3000 pesos (250 euros) par semaine, ce qui est supérieur aux autres travailleurs.

Qui sont les bénéficiaires de notre activité de transmission ?

Les bénéficiaires de notre activité sont : le projet en lui-même, via la formation de l'architecte, et les maçons, employés au sein du projet. Dans la réalité, notre activité de transmission va se porter principalement sur les maçons, alors même que la demande d'être formés ne venait pas directement d'eux.

D'un côté, leur position vis à vis du projet leur confère une bonne qualité d'écoute, puisqu'ils seront obligés de poursuivre les travaux en prenant en compte nos conseils constructifs.

Mais d'un autre côté, notre statut d'expert étranger, ne nous permettra pas de rentrer en contact facilement avec eux, et pourra parfois biaiser la crédibilité qu'ils porteront aux conseils que nous leur donnerons. Tout cela d'autant plus que nous sommes restés peu de temps au sein du projet.

Comment sommes nous introduits dans le projet ?

Nous sommes introduits par Ana Rosa, puis par Gabriel Perez. Nous avons donc toute légitimité à nous trouver ici, notre place est reconnue.

Quelle distance y a-t-il entre nous et les bénéficiaires du projet, en terme de compréhension de l'autre (langage, culture, position sociale, etc.) ?

Nous avons ressenti plusieurs niveaux de proximité différents avec les maçons sur le site : parfois nous sommes perçus comme des experts, nous vivons dans une cabane de luxe, nous pouvons discuter avec le propriétaire, nous sommes en relation étroite avec l'architecte. Cela crée une distance forte entre nous et les maçons.

Et parfois, nous sommes au même rang que les maçons, mangeons avec eux, jouons aux cartes, discutons de tout et de rien. Cette proximité facilite les bons rapports sociaux, et donne plus de poids à notre parole, et donc une meilleure qualité d'écoute de nos interlocuteurs. Cette proximité a même permis à des maçons de se sentir capable d'apporter des pistes d'amélioration aux techniques que nous proposons. Il y a eu alors un vrai échange dans la transmission. Bentri, un jeune maçon du chantier, a notamment pu apporter de nombreuses améliorations à la technique du Tadelakt que nous leur proposons.

Torchis : notre expérience de conseils techniques.

Une partie de notre travail a consisté à faire du conseil de système constructif en terre.

Le torchis, appelé ici bahareque, est mis en oeuvre par des charpentiers qui n'ont pas d'expérience sur la mise en oeuvre de la terre. Il est réalisé suivant une technique particulière : sur un emboîtement de nombreux bouts de bois, sans clou, est apposé un mélange de terre locale et de ciment, dosé à environ 12%. Une peinture chimique, de la couleur de l'une des terres, vient recouvrir l'ensemble de la structure.

Cette technique est longue, coûteuse et nécessite un bois particulier qui ne vient pas de la forêt.

Le torchis se trouve souvent en contact direct avec l'eau des salles de bain, ce qui entraîne un pourrissement de la structure en bois.

Nous proposons ici de modifier les zones de torchis adjacentes aux douches, et de les remplacer par des petits murs maçonnés en briques.

Nous proposons aussi de modifier la composition des torchis afin de ne plus avoir à ajouter de peinture chimique, et de pouvoir utiliser directement les

terres du site, sans ajout de ciment.

Et enfin, nous donnons des conseils pour améliorer quelques détails techniques des murs en torchis (liaison terre/bois, etc.).

Quelle responsabilité prenons-nous en transmettant un savoir ? Quels impacts notre activité peut-elle avoir ? Pouvons-nous assumer pleinement ce rôle de transmission ?

Cette expérience fut assez facile et agréable pour nous. De part notre expérience des constructions en torchis, nous nous sentions légitimes de donner des conseils. Il nous paraissait dans l'intérêt de tous de pouvoir améliorer cette technique constructive, ainsi que la conception de ces salles de bains. Nous pouvions ainsi assumer les décisions que nous prenions.

Tadelakt : notre petite expérience de transmission de savoir.

La technique du Tadelakt est très compliquée. C'est un art qui demande certainement plusieurs années d'expérience avant d'être parfaitement maîtrisée.

L'architecte ayant un budget pour expérimenter de nouvelles techniques, il nous propose de nous lancer dans la réalisation du Tadelakt des deux salles de bain.

Mais manquant d'expérience dans ce domaine et n'ayant aucune garantie sur la qualité de notre travail, nous hésitons à accepter cette proposition. D'autant plus qu'il était question d'enseigner cette technique aux maçons pour qu'ils puissent se l'approprier et la reproduire dans les centaines de futures cabanes que le projet devait accueillir. Cela nous paraissait une responsabilité trop importante pour se lancer dans cette activité de réalisation de travaux et de transmission de savoir-faire.

Nous avons finalement accepté de réaliser ces travaux sous le nom d'une "expérimentation", nous dédouanant de toutes responsabilités vis à vis du résultat.

Et ce travail a rapidement donné lieu à un échange avec certains maçons intéressés par le sujet.

Nous avons pu organiser plusieurs ateliers pour expliquer ce que nous avons compris alors sur cette technique, en plus des deux réalisations.

Quelle responsabilité prenons-nous en transmettant un savoir ? Quels impacts notre activité peut-elle avoir ? Pouvons-nous assumer pleinement ce rôle de transmission ?

Dialoguer, échanger et diffuser des savoirs sur l'utilisation de techniques de

construction naturelles est quelque chose qui nous tient à cœur. Cependant, cette expérience nous a fait ressentir l'importance d'être bien préparés pour transmettre un savoir. Il nous a paru assez dangereux de transmettre des savoirs que l'on ne maîtrise qu'à moitié. Car, même s'il n'y avait à priori aucune responsabilité d'après l'architecte, avec du recul, nous nous rendons compte aujourd'hui que notre passage a sûrement eu des conséquences que nous ne pouvions anticiper.

Nous avons appris plus tard, durant d'autres étapes de notre voyage au Mexique, que des professionnels du Tadelakt ne travaillaient jamais la chaux s'ils ne l'avaient pas éteinte eux-mêmes, après l'avoir laissé reposer 6 mois dans l'eau et cela pour garantir une meilleure résistance à l'eau dans le temps. Un bon Tadelakt peut durer des années alors qu'un Tadelakt moyen peut avoir une belle apparence mais des propriétés d'étanchéité faibles.

Un enseignement de cette expérience fut de faire très attention à l'avenir à ne pas diffuser des techniques que l'on ne maîtrise pas encore tout à fait. La place de sachant entraîne nécessairement des conséquences, qu'il faut pouvoir assumer par la suite.

Conclusion

Finale­ment, au sein de ce projet, nous n'avons trouvé ni communauté écologique, ni maîtres maçons en mesure de nous transmettre une partie de leur savoir, pour nous aider dans notre formation. Nous avons été dirigés vers un rôle intermédiaire entre maçon et expert. Et ce rôle intermédiaire nous a souvent déstabilisé dans notre capacité de communication et donc de transmission avec les bénéficiaires du projet.

Nous avons aussi découvert les tenants et les aboutissants du projet global, et n'étions pas en accord avec le développement d'un tel projet, ce qui nous a aussi beaucoup questionné sur nos réelles motivations pour participer à l'ensemble de ces activités.

Enfin, nous avons réalisé l'importance de la maîtrise d'un savoir-faire que l'on souhaite transmettre, pour pouvoir assumer les conséquences d'une telle transmission, et se sentir en accord avec celle-ci.

C'est avec ces nouvelles perspectives que nous quittons Cajon de Pena et partons en direction de Oaxaca, bien décidés à participer à des projets de constructions terre qui ne servent pas qu'aux touristes les plus riches, au sein desquels nous pourrons établir un dialogue sain avec les bénéficiaires du projet, et pour lequel nous maîtriserons les savoir-faire que nous souhaiterons y transmettre.

- IV -
OAXACA - RECHERCHE DE
NOUVEAUX PROJETS
Une semaine



Contexte Oaxaca

Le 19 Septembre 1985, un séisme dévastateur frappe le Mexique en pleine capitale. Cet événement va rester comme l'un des plus marquants de l'histoire contemporaine du pays. 32 ans plus tard, jours pour jours, le pays est de nouveau touché par un séisme très violent qui fera beaucoup de dégâts et de nombreux morts. Il sera suivi d'une réplique quelques jours plus tard. Ces deux derniers ont fortement touché l'état de Oaxaca au sud-ouest du pays.

Les architectes impliqués dans la reconstruction, ont rapidement tenté de s'organiser pour activer une reconstruction civile, et invité les familles touchées à ne pas dépendre des aides conditionnelles du gouvernement.

Nous voilà donc dans la ville de Oaxaca, en janvier 2018, quelques mois après notre arrivée au Mexique et surtout quelques mois après les tremblements de terre. Notre objectif premier quand nous arrivons à Oaxaca, c'est, avant de nous engager dans un nouveau projet, de comprendre la réalité du contexte de reconstruction. Pour cela nous avons pris rendez vous avec différents acteurs, pour nous présenter et pour connaître leur point de vue, ressenti, depuis le début de la reconstruction.

La problématique de reconstruction post catastrophe est un thème que nous avons beaucoup abordé durant l'année de formation au CRATerre. Nous nous sommes posés beaucoup de questions sur les conséquences de l'aide nationale et internationale après chaque catastrophe. Nous avons par exemple étudié le contexte haïtien où, après le séisme de 2010, de nombreuses ONG sont arrivées pour tenter d'apporter des solutions. Le résultat quelques années plus tard laissait à penser qu'il y avait des leçons fortes à tirer de la gestion de l'urgence post catastrophe. Nous avons aussi étudié le contexte népalais, dont la population était bloquée pour la reconstruction puisqu'elle attendait les aides du gouvernement.

C'est conscients de ces enjeux, et de ces problématiques, que nous nous lançons dans nos recherches, bien décidés à tirer les leçons de nos différents enseignements des expériences mexicaines précédentes, durant ces quatre premiers mois. L'idée restant pour nous de trouver des projets au sein desquels nous pourrions continuer de bâtir, tout en ayant la possibilité de transmettre, de manière saine, des connaissances sur les constructions en terre.

Arquitectos artesanos, le 05 février 2018,

Entretien

Notre première rencontre se fait avec un atelier d'architecture que nous avons contacté par mail avant d'arriver à Oaxaca. Notre idée est de les rencontrer (parce qu'ils travaillent avec des matériaux locaux), de se présenter et de voir s'ils ont une proposition de travail pour nous. Durant l'entretien nous apprenons qu'ils ont une double activité. D'un côté, ils travaillent, pour des particuliers plutôt aisés, à des projets d'architectures classiques. De l'autre, ils interviennent dans des communautés des alentours de Oaxaca, où ils développent une activité d'aide à la construction et à la valorisation des cultures constructives locales, pour des populations plutôt démunies, ceci grâce aux subventions d'une fondation.

Suite à l'entretien, nous comprenons que nous pourrions participer à l'un des projets de construction, dans un petit village nommé Tezoatlan, dans lequel ils sont établis depuis quatre années.

Lors de notre présentation, nous décidons d'insister sur notre volonté de participer à des constructions directement comme maçons, tout en mettant en avant, notre capacité à pouvoir effectuer des activités d'études de cultures constructives, de collecte d'informations liées aux techniques de construction, ainsi que d'organisation d'ateliers de transmission de savoir-faire.

Ils nous décrivent notre rôle éventuel : commencer par travailler comme maçon pour rénover des maisons en terre sous la responsabilité d'un jeune architecte Mario, puis voir par la suite pour les autres activités.

Par contre ils nous proposent d'abord un statut de bénévoles. Nous leur expliquons que nous ne sommes pas intéressés par ce statut et que nous voulons que notre travail soit reconnu donc rémunéré. Nous convenons donc de nous revoir à la fin de la semaine pour qu'on leur donne une réponse et qu'ils réfléchissent aux possibilités de rémunération.

Analyse de l'entretien

La position de constructeur

Ce travail semble correspondre à ce que l'on cherche, sans trop de responsabilité, avec la possibilité de faire des constructions en terre, tout

en gardant en tête une éventualité de pouvoir transmettre d'une manière ou d'une autre.

Contrairement au chantier participatif organisé à Guadalajara, durant lequel tout le monde était étranger à tout le monde, nous arrivons cette fois au sein d'une petite communauté où tout le monde se connaît. Notre statut d'étranger risque donc d'être plus fortement marqué lors de cette arrivée, aussi nous commençons dès lors à penser à des moyens de pouvoir faciliter notre intégration au sein du village, donc l'acceptation de notre présence par les villageois. Comme étudié lors du chantier avec Ivan, une notion qui sera impérative si l'on souhaite pouvoir mettre en place toute activité de transmission.

L'idée d'être présentés comme constructeurs nous séduit, car elle implique :
Une temporalité plus longue de projet

Un rythme de vie calqué sur celui des autres villageois

Un statut social accessible pour tous (les constructeurs au Mexique étant principalement les maçons, une classe sociale perçue comme relativement basse dans la société)

Donc, légitimité, facilité de communication, et confiance.

La question du bénévolat

Premièrement, nous nous sentons chacun actuellement dans un processus de formation professionnelle pour devenir par la suite artisans maçons. Et de tout temps, celui qui se forme est certes moins bien payé que celui qui sait, mais il reste néanmoins payé lors de son apprentissage car il participe, à sa manière, à la réalisation des travaux. Et nous estimons que travailler 6 à 8 heures par jour mérite une rémunération minimum, peu importe le niveau d'exécution des travaux.

Et deuxièmement, nous avons pu remarquer à de nombreuses reprises que l'univers de l'architecture de terre était souvent associé, dans la pensée courante, à la notion de bénévolat. Comme si construire en terre n'était pas un travail comme un autre, mais une passion, qui donc n'attendait pas nécessairement de rémunération. « Oh vous savez construire des fours en terre ? Pourriez-vous venir en construire un dans mon jardin ? Vous pourrez planter la tente, et je vous offrirai de bons repas. » - Entendu lors du festival « Construire en terre » organisé à Genève l'année passée.

De plus, accepter un travail bénévole participe à nourrir l'image des constructions terre comme quelque chose qui n'est pas réellement inscrit dans la société, quelque chose qui reste au rang d'intérêt mais pas de profession. Il est donc important pour nous de ne pas accepter ce rôle

de bénévole, parce que nous sommes en train de trouver notre place professionnelle justement.

Une vision du bénévolat dans l’imaginaire collectif que nous essayons de modifier, ou du moins, de questionner, lorsque nous rencontrons de nouvelles personnes qui nous abordent sous cet angle.

Université de la terre, le 06 février 2018,

L’université de la terre est un lieu fondé en 1997 par un groupe de personnes en révolte contre le système éducatif mexicain. Ils lui reprochent une volonté d’acculturation des sociétés indigènes à travers le principe d’école identique pour tous. Plusieurs personnes rencontrées jusqu’ici nous ont conseillé de rentrer en contact avec Gustavo, intellectuel de 83 ans, figure majeure de l’université de la terre. Notre première rencontre fut lors d’une table ronde avec une quarantaine de personnes. Tout le monde était là pour écouter le récit de la campagne politique de Marichuy. Marichuy est une indigène de l’état de Oaxaca qui tentait de se présenter aux élections présidentielles et à ce moment-là elle était en campagne pour avoir le nombre de signatures requis. Les jeunes qui ont suivi un événement important de sa campagne faisaient un compte rendu collectif à l’université de la terre. La présentation fut suivie d’un débat très profond sur le bien et le mal, les actions violentes en politiques, les enlèvements et tortures des personnes qui soutiennent de trop près Marichuy, etc. Cette première entrée en matière avec ce lieu nous indique l’engagement et l’ouverture des sujets d’études de cette université.

Entretien

Nous rencontrons Gustavo en entretien privé le lendemain au même endroit. Lors de cet entretien Gustavo nous raconte beaucoup de choses passionnantes sur son combat au Mexique depuis plus de 40 ans, son fort intérêt dès lors pour les constructions vernaculaires, son travail d’ampleur sur la diffusion de toilettes sèches dans le pays pour répondre à des gros problèmes de pollution des eaux.

Gustavo nous décrit en détail le contexte de reconstruction. Nous apprenons notamment que Carlos Slim, l’homme le plus riche du Mexique, avait lancé une campagne d’aide à la reconstruction en annonçant : “si vous me donnez un peso, j’en donnerai cinq pour aider à la reconstruction”. C’est ainsi qu’il récolta des millions de pesos. Mais sa manière d’aider au quintuple consiste

en réalité à financer des projets à conditions que les bénéficiaires achètent la marque de ciment dont il est le grand patron. Il n'est pas possible d'acheter autre chose avec cette aide.

Gustavo nous explique ensuite qu'il est en contact très proche avec un certain Ruben, intervenant sur la commune d'Ixtepec, une ville au cœur de la zone gravement touchée par le tremblement. Il nous explique que son ami est le représentant d'une association locale qui tente de s'organiser pour ne pas dépendre des aides du gouvernement pour la reconstruction. En réalité c'est un village qui s'organisait de manière autonome bien avant le tremblement de terre. Il dit qu'il peut nous mettre en contact avec cet ami pour que nous puissions aider à la reconstruction.

Analyse de l'entretien

Notre première réaction fut d'être très motivés par les possibilités de participer à la reconstruction grâce aux contacts de l'université de la terre. Mais il y a plusieurs choses qui nous posent problème. Premièrement c'est encore un statut bénévole assez flou qui nous est proposé et c'est vraiment à l'encontre de ce que nous cherchons. Ensuite il y a le problème de ne pas pouvoir apprendre et être formé tranquillement, mais de tout de suite devoir animer des ateliers et avoir des responsabilités. Or, après l'expérience d'enduits Tadelakt de Cajon de Pena, nous voulons être sûrs de maîtriser nos connaissances et nos capacités avant de les enseigner, d'autant plus dans un contexte post-catastrophe, au sein duquel la population a besoin de retrouver confiance en elle, mais aussi en l'aide qui vient de l'extérieur.

Marcos Sanchez, le 07 février 2018,

Architecte influent à Oaxaca, et très engagé socialement, il a l'habitude de travailler avec des bénévoles et des professionnels pour construire, enseigner et promouvoir les constructions naturelles. Trois jours après le tremblement de terre, il est parti à l'Istmo, la région la plus touchée, pour tenter d'organiser une reconstruction respectueuse des cultures constructives locales. Il fut accompagné de Ramon Aguirre, un autre architecte engagé et influent de Oaxaca, et tous deux lancèrent une chaîne youtube pour expliquer leur combat, dénoncer la destruction des maisons en terre endommagées post séisme, et rassembler des forces vives pour la reconstruction civile.

Entretien

Nous rencontrons sa femme qui nous explique la situation depuis quelques mois pour Marcos Sanchez : Il a tenté de créer un atelier mobile, organisant des ateliers de sensibilisation/diffusion de techniques constructives pour les populations touchées par le séisme. Mais la situation semble actuellement bloquée pour lui. En effet, il semble se heurter à une population qui ne veut pas entendre parler des constructions en terre, et préfère utiliser l'aide gouvernementale pour pouvoir reconstruire à la fois de manière moderne et rapide leur habitat.

Les défis auxquels Marcos devait répondre étaient liés à la communication, médiation, sensibilisation, intégration, le tout dans un contexte politique très instable. Soucieux de sa difficulté à tout d'abord entrer en contact avec les populations locales, il va même jusqu'à demander à Manu quelles sont ses capacités d'intégration de communautés, via ses compétences d'anthropologue.

Analyse de l'entretien

De même qu'avec l'université de la terre nous sentons que la situation est trop confuse pour nous. Si nous embarquons dans ce projet, nous sommes conscients qu'il nous faudra gérer plusieurs problématiques de front : Sensibiliser des populations apparemment convaincues et décidées à reconstruire en béton de ciment.

Réussir à s'intégrer au sein d'un groupe fermé pour faire entendre notre parole.

Trouver un statut par lequel entrer en communication avec la population.

Gérer nos propres émotions dans un contexte de crise violent.

Avoir de la lucidité et du recul, dans un contexte politique très complexe, sans aucune connaissance profonde du contexte social local.

De plus, il n'y a pas de chantier pour l'instant puisque c'est un moment où il faut tout d'abord convaincre les populations locales d'avoir recours aux constructions naturelles.

Et enfin, il n'y a aucune sécurité nous concernant (financière, logement, conditions de vie, etc.)

Ce contexte nous semble trop complexe pour l'instant, et nous n'avons pas envie de nous retrouver dans un rôle compliqué d'approche pour

commencer un projet depuis zéro dans un lieu que nous ne connaissons pas, et dans la précipitation imposée par le contexte politique.

Pour toutes ces raisons, nous déciderons de ne pas nous impliquer dans ce projet avec Marcos.

Vincent Alba, le 08 février 2018,

Français vivant au Mexique depuis une quinzaine d'années, il a suivi une formation dans une école de commerce puis a travaillé pendant dix ans dans une ONG au Mexique où il s'occupait de promouvoir des toilettes sèches et des systèmes de filtration et récolte d'eau pour diminuer les pollutions environnementales. Il s'est ensuite formé aux constructions naturelles ces quatre dernières années.

Entretien

Quand nous le rencontrons il est en train de construire sa propre maison à côté de la ville de Oaxaca. Le projet est plutôt simple : nous pourrions travailler sur ce chantier avec lui comme maçons.

En discutant avec lui nous comprenons qu'il a participé activement à un projet de reconstruction post-séisme dans le village de la famille de sa femme plus au Nord de la région. Ses capacités en terme de construction et son expérience de gestion de projets dans cette ONG lui ont donné la capacité d'organiser des reconstructions et demander des fonds pour apporter de l'aide.

Analyse de l'entretien

Le projet de construction de la maison de Vincent semble intéressant d'un point de vue constructif, mais, ayant envie d'un projet qui a un intérêt social un peu plus large, nous avons l'inquiétude de ne pas pouvoir y transmettre nos savoirs, ou que cette transmission ne participe pas suffisamment à un projet global de plus grande ampleur. Nous déciderons de trouver un projet avec un peu plus de sens à nos yeux.

Cependant, ce qui retient fortement notre attention dans ce qu'il nous raconte c'est le fait qu'il n'a pas cherché à aider mais a simplement mis ses

capacités à disposition quand elles ont été nécessaires dans un contexte qu'il connaissait. En tant que mari de cette femme il était donc connu et reconnu par les habitants de ce village même s'il n'y habitait pas.

Ceci nous a fait penser à notre collègue de formation Luis Arleo. Il s'est retrouvé au Maroc, à vouloir s'isoler un peu dans un village pour créer un atelier de photographie. À ce moment là il y eut un grand projet de rénovation de maison en terre dans le village et il est devenu l'architecte chargé du projet. Il a donc mis ses capacités au service d'un projet très intéressant et qui lui tenait à cœur mais sans chercher à tout prix à se retrouver dans cette position. Il était en train de vivre à cet endroit à ce moment ce qui a donc largement facilité son intervention dans ce village. Ces exemples nous plaisent et nous font penser qu'il y a des personnes qui cherchent à aider alors qu'il y en a d'autres qui se contentent d'aider car là est leur place à ce moment précis, sans chercher spécifiquement à le faire. "L'enfer est pavé de bonnes intentions" nous a-t-on souvent dit durant cette première année de formation au CRATerre. Dans l'expérience de Luis, ou celle de Vincent, la bonne intention n'était pas le moteur de l'action.

Tout cela nous fait penser à la notion de l'image du "héros" dans l'intervention humanitaire extérieure. Et au risque de souhaiter à tout prix satisfaire cette image de "héros" sans remettre en question les conséquences et la légitimité de ces interventions extérieures.

Après toutes ces rencontres, nous arrivons donc à la fin de notre semaine de recherche de travail. Il va nous falloir faire un choix devant l'éventail de projets qui s'offre à nous. En sachant qu'il nous reste encore à rencontrer Arquitectos Artesanos pour la deuxième fois.

Analyse globale de la situation

A ce moment-là nous avons une question en tête : Allons nous jouer les "héros" à l'Istmo ?

Finalement, en comprenant de mieux en mieux le contexte de l'Istmo, nous imaginons beaucoup de points négatifs à l'idée de participer à ce grand projet de reconstruction. Nous avons la sensation que si nous allions là bas, nous serions pris rapidement dans des situations difficiles. A commencer par la grande probabilité de manquer de confort de vie : nous aurions un statut de bénévole, dormirions dans des locaux prêtés le temps de notre projet en étant donc redevables et sans aucun détachement entre notre travail et nos moments de repos. Ceci soulève la question des difficultés humaines éprouvées par les experts envoyés en missions à l'étranger. C'est un point

assez précis que nous n'avons finalement pas beaucoup abordé durant notre première année d'étude : que ce soit pour de longues ou courtes périodes, il nous semble que de travailler en contexte d'urgence post catastrophe peut être difficile. Ceci en raison du climat, du confort, de la sécurité aussi, mais encore à cause du traumatisme d'être confronté à la misère en situation d'urgence post catastrophe. Si c'est un point qui nous semble intéressant d'être relevé c'est parce qu'il fait directement appel à la question de savoir pourquoi un individu se retrouve dans la position d'aider d'autres individus. Parce qu'il en a les capacités et se trouve à cet endroit au moment où il y a une nécessité ? Ou parce qu'il cherche les situations où il pourra aider ? Et quelles sont ainsi les motivations qui amènent à aider en situation d'urgence post catastrophe loin de sa famille dans des conditions parfois difficiles ? Nous sommes réticents à l'idée que nos interlocuteurs à l'Istmo attendent de nous qu'on leur fasse directement des propositions d'ateliers de construction terre. Comme expliqué précédemment, nous redoutons maintenant le fait d'être projetés dans un milieu où il faut tout de suite agir, sans avoir le temps de s'intégrer à la population, de la connaître et d'en être acceptés, de comprendre les enjeux globaux de la situation. Nous redoutons également de nous retrouver au milieu d'un combat politique entre les communautés, les ONG et le gouvernement. Et enfin, l'idée de se servir d'une situation de détresse pour faire passer notre message ou notre « combat » personnel nous dérange fortement. Autrement dit quand nous proposons de l'aide en essayant de convaincre les bénéficiaires qu'ils seraient mieux dans une maison en terre, nous ne savons pas s'ils acceptent parce qu'on leur apporte de l'aide (financière en l'occurrence) ou parce qu'ils sont convaincus des avantages d'une maison en terre.

Conclusion de la première partie, le 10 février 2018,

Après toutes ces réflexions, et ayant pesé le pour et le contre de chaque proposition, nous avons une forte préférence pour le travail avec Arquitectos Artesanos :

Nous recherchons une place où nous pourrions avoir de l'expérience comme artisans et non uniquement comme sachants.

Le projet semble répondre à nos attentes en terme de possibilité de travailler sur des chantiers terre sans grande pression, sans enjeu de reconstruction post séisme où les habitants vivraient dehors, dans une temporalité moins contraignante.

Nous aimons aussi le fait qu'il existe d'autres projets déjà organisés par

Arquitectos Artesanos qui ont trait à la reconstruction dans d'autres villages. Cela signifie pour nous qu'ils sont implantés depuis suffisamment longtemps dans cette activité pour être intégrés et reconnus comme tels. De plus cela diminuerait probablement notre statut d'étranger, et faciliterait notre intégration dans les projets à venir.

Nous les rencontrons donc une deuxième fois avec l'espoir qu'ils acceptent de nous rémunérer. Ayant pris notre demande en considération, ils nous annoncent la possibilité de nous débloquer un salaire raisonnable, qui nous permettrait de vivre quelques mois supplémentaires au Mexique. Nous acceptons donc avec plaisir notre rôle de constructeur à Tezoatlan pour les deux mois à venir.

Partie II



- I -
INTRODUCTION



Arquitectos Artesanos

Arquitectos Artesanos est un petit collectif d'architectes dirigé par l'architecte Oaxaquenien Juan José Santibanes, un homme âgé d'environ 60 ans, natif de la petite ville de Huajuapán de León, située à trois heures au nord de la ville de Oaxaca de Juárez.

Durant son développement personnel, en tant qu'architecte, Juan José, aussi nommé Jota Jota par ses collègues, et récemment introduit comme Jiji par les deux nouveaux français, Jiji donc, s'est beaucoup intéressé aux cultures constructives de son territoire. Essayant de mêler idéaux contemporains, et savoir-faire vernaculaires, son architecture, plutôt produite aujourd'hui pour un public aisé, représente une grande partie de la culture de la région, et des matériaux utilisés traditionnellement : murs, coupoles et voûtes en adobe, travail du bois selon des méthodes ancestrales, travail du fer pour créer des formes organiques souvent uniques dans les menuiseries, etc. Jiji aime travailler directement avec les artisans pour créer des architectures spécifiques aux contextes dans lesquelles elles sont implantées, et valoriser ainsi les "savoir de la main" de son territoire.

Depuis 20 ans, Jota Jota a été propulsé dans sa pratique architecturale grâce à l'appui d'une fondation, dont il est un proche de sa directrice.

Cette fondation a notamment financé le design et la réalisation de l'université de Oaxaca et du musée de Huajuapán de León, deux projets majeurs dans la carrière de l'architecte lui ayant permis d'asseoir une certaine notoriété dans la région, d'être aujourd'hui salué dans la rue, et souvent invité à boire thés, cafés, et goûter à des mets locaux pour discuter des choses de la vie.

Arquitectos Artesanos possède un petit atelier, un "taller" d'architecture, dans le centre de la ville de Oaxaca. Quatre autres architectes, ainsi qu'une designer d'objets, composent l'équipe centrale de ce petit atelier. Leurs projets d'architecture, souvent des réalisations privées, sont principalement réalisés dans l'agglomération de Oaxaca de Juárez.

En parallèle de cette activité, plutôt classico-traditionnelle, Jiji continue de tisser des liens étroits avec la fondation qui l'appuie, et a monté récemment un projet de "Reconstruction et revalorisation des cultures constructives de la région de Oaxaca" dans deux zones de l'état : une dans la Sierra Mixe, située entre la ville de Oaxaca et la zone de l'Istmo, épicerie du dernier séisme, et une dans la Sierra Mixteca, située autour de la ville de Huajuapán de León, au nord de l'état.

C'est dans cette dernière zone que nous interviendrons pour les prochains mois.

Le projet Huajuapán/Mariscal/Tezoatlán

Une ville, et deux villages, tous situés à environ une heure de voiture les uns des autres, au milieu des montagnes de la Basse Mixteca, voici le contexte dans lequel nous évoluons désormais.

Un jeune architecte, Mario, est chargé de la gestion des trois projets de reconstructions. Il est le coordinateur logistique, mais aussi la personne validant les décisions architecturales réalisées au sein des différents villages. Il est aussi un relais de Jiji sur place, et transmet régulièrement des rapports d'avancement des différents projets pour la fondation.

Dans chacun des villages, Arquitectos Artesanos a employé trois architectes, qui vivent ici à l'année, et gèrent l'avancement des travaux de reconstruction. À Mariscal : Karine, Angel, et Ana, vivent tous les trois dans une petite salle aménagée au sein de l'école du village. A Huajuapán : Mayra, Julian, et Gregorio vivent dans leurs maisons respectives. Et à Tezoatlán, Manu et Jean seront logés dans une grande hacienda appartenant aux cousins de Jiji, qu'ils n'utilisent que quelques jours par an lors de la grande fête (féria) du village : El Nueve de Marzo.

Tous ces jeunes architectes, dans leurs début de pratique pour la plupart, sont engagés pour un an, durée du financement de la fondation, possiblement reconductible si la fondation est satisfaite des travaux réalisés durant la première année d'expérimentation de ce projet.

Tezoatlán Segura y Luna - Description du contexte.

Tezoatlán Segura y Luna, aussi simplement appelé Tezoatlán, est un petit village de montagne à 1500 mètres d'altitude. Anciennement connue comme une zone avec des indiens Zapotec avant l'arrivée des espagnols, le village tel qu'on le connaît aujourd'hui fut construit à partir de l'an 1600. Il est lui aussi situé dans la Mixteca Baja, région du Nord de l'Etat de Oaxaca. C'est un village d'environ 4 000 habitants où il y avait historiquement beaucoup d'artisanat : jouets, sombreros, chaussures, tapis.. Malheureusement tous d'artisanat : jouets, sombreros, chaussures, tapis.. Malheureusement tous délaissés petit à petit.

Aujourd'hui on trouve toujours des agriculteurs, mais aussi des commerçants, des charpentiers et des maçons.

L'économie y est essentiellement agricole.

Il y a aussi une école, un lycée, et même une petite "faculté" avec 4 étudiants. Il y a des jeunes, des familles et des plus âgés, il y a aussi beaucoup de fêtes qui rassemblent régulièrement les villageois.

Situé à une heure de Huajuapán de León, anciennement un petit village devenu une ville de plus de 40 000 habitants, Tezoatlán est, quand à lui, resté de petite taille avec les années. Plus excentré, il est uniquement en contact avec les huit autres villages aux alentours.

Tezoatlán a connu de grands mouvements de populations, entre les colons espagnols, les indigènes, etc. Aujourd'hui c'est une population principalement mexicaine qui y réside. Dans l'ensemble plutôt aisée (par rapport au reste du Mexique), on y trouve cependant différentes classes sociales : les plus aisées possèdent des anciennes haciendas au centre du village et ils reviennent à Tezoatlán pendant les vacances ou la retraite, tandis que les autres vivent de manières plus modestes, essentiellement de l'agriculture, aux bordures du village.

Un événement important dans la vie de Tezoatlán fut la construction du canal sous le mandat du président Miguel Alemán en 1952. Ce Canal a permis aux agriculteurs de ne plus dépendre uniquement de la saison des pluies pour pouvoir cultiver la terre. L'eau, devenue ainsi présente toute l'année, a apporté abondance et richesse au village, dans lequel on compte désormais presque soixante dix pour cent d'agriculteurs.

Lorsqu'on voit Tezoatlán depuis une montagne proche, on peut clairement distinguer la végétation verte et abondante autour du village, alors qu'elle se fait de plus en plus sèche et inexistante lorsque l'on s'en éloigne.

Tezoatlán est aujourd'hui un village où la religion est importante et régule une grande partie des activités sur l'année : fêtes, cérémonies. Un petit haut parleur attaché sur l'église, située en surplomb des habitations, permet au curé de réciter la messe tous les jours entre cinq heures et six heures du matin, et ce pour l'oreille de tous les villageois.

Manu et Jean à Tezoatlán

Arquitectos artesanos a déjà commencé à développer une activité de valorisation des architectures en adobe de la région de Tezoatlán depuis quatre ans, mais manquant d'effectif sur place, n'a pas pu continuer cette démarche qui en était à ses débuts.

Nous arrivons donc à point nommé pour reprendre le travail là où ils l'avaient laissés.

Au sein de ce village, la fameuse fondation donne de l'argent pour aider à rénover les habitats détériorés. Ici on ne parle pas forcément d'impact du précédent séisme. L'aide va servir majoritairement à changer les toits dangereux qui seraient susceptibles de tomber lors d'un prochain tremblement, et à rénover une petite maison d'adobe laissée à l'abandon par ses propriétaires. C'est la mission phare d'Arquitectos Artesnaos dans ce village.

Il existe une entreprise de maçon (ici ce sont les maçons qui s'occupent de refaire les toitures).

Une partie de notre travail consistera donc à aider à enlever et refaire le toit de plusieurs maisons du village, et en parallèle, et c'est pour cela que nous avons accepté leur proposition, nous sommes chargés de rénover la petite maison en adobe abandonnée sous la pluie, sans toit, depuis 30 ans.

Problématique de transmission

Comme nous vous l'avons présenté en première partie, de nombreuses réflexions sur les bonnes pratiques à mettre en place pour pouvoir exercer une activité de transmission ont accompagné nos quatre premiers mois d'expérience au Mexique.

Lors de notre arrivée à Tezoatlan, l'envie de faire de la transmission continuait de nous animer, mais nous avons cette fois envie de profiter de ce contexte pour tester nos réflexions passées, et prendre le temps de répondre aux questions précédemment énoncées (cf. première partie) avant de pouvoir nous lancer dans une telle activité, que nous n'avions d'ailleurs pas encore définie (des petites formations pour les gens ? des ateliers d'expérimentation ? des conférences ?).

Prendre le temps, s'installer dans un espace, un contexte, se sentir accepté, reconnu, légitime, voir naître petit à petit de la curiosité, une demande, des envies, et pouvoir, via notre statut de constructeurs, répondre à cette demande, sollicitée par les gens, pour les gens.

Nous vous présenterons donc dans les pages qui viennent, comment au travers de différentes expériences, personnelles comme professionnelles, nous avons pu créer un contexte favorable à l'exercice d'une activité de transmission dans ce village.

Comment notre intégration au sein du village, ainsi que notre statut de constructeurs a pu faciliter la mise en place de nos activités de transmission (valorisation de cultures constructive, sensibilisation de population, et diffusion/formation) au sein du projet de reconstruction de Tezoatlan ?

Pour cela, nous verrons dans un premier temps comment notre installation sur place nous aura aidé à créer ce contexte.

Dans un deuxième temps, nous verrons en quoi notre activité de constructeurs a pu participer à la création d'une demande d'activité de transmission.

Et dans un troisième temps, nous présenterons en détails les différents ateliers que nous avons été amenés à organiser sur la fin de notre expérience de vie à Tezoatlan, et quelles auront été les répercussions de la réalisation de ces ateliers.

- II -
INTÉGRATION AU VILLAGE



Introduction

Parmi les différentes activités que nous avons réalisées à Tezoatlan, nous avons commencé par une qui fut un peu différente des autres, de par sa nature « non reliée à une architecture de terre ». Ce chantier, que nous nommons ici celui de Dona Tala, en référence à la charmante propriétaire de la maison sur laquelle nous avons travaillé, une dame âgée d'environ 70 ans, toute menue, les yeux mi-clos, le sourire jusqu'aux oreilles, fut un chantier d'environ trois semaines, dont nous avons participé à seulement une partie.

Si nous décidons de lui attribuer un chapitre entier pour amorcer cette deuxième partie du mémoire, c'est que ce chantier nous aura permis, sinon de nous perfectionner avec les constructions en Terre, d'aborder une notion très importante à nos yeux : celle de notre « place » au sein du village de Tezoatlan.

Que font deux jeunes venus du bout du monde dans un petit village Mexicain ?

Sont-ils architectes ? Constructeurs ? Maçons ? Quoi, maçons ? Comme nos maçons à nous ?

Pourquoi ne travaillent-ils qu'avec de la terre alors que cela ne se fait plus qu'avec des parpaings aujourd'hui ?

Sont-ils experts ? Sont-ils étudiants ? Sont-ils apprentis ?

En arrivant à Tezoatlan, nous sentons fortement le fait d'être étranger parmi les villageois. Nous sommes régulièrement appelés "Guerro", qui signifie "Le blanc" ; les gens sont au courant de nos différents faits et gestes au long de la journée ; nous sommes en quelques sorte, la "nouvelle attraction" des conversations.

Aussi, il nous est apparu important, dès le début de notre arrivée de pouvoir définir notre place au sein du village. C'est à cette première question que nous tenterons de répondre ici.

De manière générale, de nombreuses caractéristiques contribuent à définir la place sociale d'une personne au sein d'une communauté. Quel est son métier ? D'où vient-il ? Combien de temps reste-t-il ? Quelle influence peut-il avoir sur notre quotidien ? Combien gagne-t-il ? Quel est son rythme de vie ? De travail ?

Et de ce que nous avons appris durant la première partie de notre voyage, la place sociale d'un individu au sein d'une communauté, va grandement

influencer sa capacité de communication, d'apprentissage, de partage, et d'écoute. Ces thématiques sont centrales lorsque l'on s'intéresse à notre capacité de pouvoir pratiquer une activité de transmission, c'est pourquoi nous décidons dès notre arrivée de nous pencher dessus.

Et cela commence par quelque chose de tout à fait simpliste, mais non pas moins sympathique : Dona Tala nous demande un « coup de main » pour déplacer ses meubles.

Le hors professionnel, créer une intimité

Voilà donc une première information intéressante. Dona Tala se permet de nous demander un « coup de main ».

« - Me podrían hechar una mano para desplazar mis muebles por favor ?

- Claro que si Dona, con gusto, ahorita llegamos. »

Nous abordons donc ce chantier en donnant un coup de pouce, en effectuant un travail non-professionnel, et surtout en rentrant directement dans l'intimité de cette chère madame. Plier son linge, transporter cartons, vêtements, souvenirs, objets de toutes sortes. Non seulement nous en apprenons un peu sur sa vie, qu'elle nous laisse observer et questionner en toute confiance, mais aussi, nous engageons un rapport sur un pied d'égalité avec elle. Pas de hiérarchie, nous ne sommes alors ni sachant, ni maçon. Nous déplaçons simplement des meubles. Et ce pied d'égalité est pour nous une introduction très intéressante, car elle permet d'entrer tout de suite dans n'importe quel sujet de conversation sans mettre mal à l'aise, sans gêner, sans prendre de notes. Non. Simplement, nous nous déplaçons, et conversons.

Cette première journée de « travail », nous aura directement propulsé sur un terrain amical avec Dona Tala. Maintes fois par la suite du chantier, nous reparlâmes de ces meubles déplacés. Chaque fois que nous la croisions, dans les rues, au marché, chez elle, il était devenu normal de parler de tout et de rien durant un bon moment.

On peut dire que cette expérience, aussi futile fut-elle, aura participé à notre intégration au sein du village.

La notion de temporalité intervient ici, nous rappelant que celui qui reste et s'installe, peut avoir accès à des activités de ce genre, et peut ainsi nouer des liens plus "intimes" avec les bénéficiaires du projet auquel il participe.

C'est un élément qui nous semble primordial lorsqu'on s'intéresse aux différents moyens existants pour diffuser des connaissances et des points de vue plutôt

engagés au sein d'une population.

De plus, Dona Tala nous trouvant sympathiques, tou(te)s ses ami(e)s se sont aussi mises à nous trouver sympathiques. Ce qui a élargi grandement le cercle d'oreilles attentives à ce que l'on avait à dire sur n'importe quel sujet (dont celui qui nous intéressait, les constructions Terres à Tezoatlan).

Les présentations

Mais avant tout, revenons à nos moutons et commençons par les présentations.

Dona Tala est l'une des femmes âgées du village, elle vit seule dans une petite maison en Tabics (petits blocs de ciment très en vogue dans les constructions Mexicaines), dans l'une des rues passantes du village.

Malgré son âge avancé, Dona Tala se lève encore tous les matins à 6h pour aller au marché du village où elle possède un petit stand de vente de fruits et légumes. Les fins de mois sont rarement arrondies, Dona Tala vit sobrement dans sa petite maison avec son chien, attaché dans le jardin.

Constructivement parlant :

Le toit de la maison de Dona Tala est en piteux état. Il faut changer les poutres, et laver les tuiles, bien recouvertes de mousse. De plus sa maison n'est pas bien ventilée, et en période de forte chaleur (de Mars à Juillet), il est difficile d'y passer la journée. Il est donc prévu d'ouvrir une fenêtre dans sa cuisine, dont au passage, le sol sera refait (dalle en ciment).

Enlever les tuiles et les poutres pourries, ainsi que le Tejamanil (faux plafonds en tranches de bois), curer le bois encore utilisable, ainsi que le nouveau bois, curer les tuiles, remplacer la charpente, poser le Tripli et l'étanchéité, et reposer les tuiles, redevenues comme neuves.

Les travaux pénibles, pas d'égo, tous au même niveau.

Dona Tala part vivre chez son fils pour la durée des travaux.

Nous commençons sur les chapeaux de roues, en enlevant les tuiles de toute la maison. Un travail Fordico-Toyotique, qui se transforme rapidement en une mini chaîne d'actions. Et en pas moins d'une demi-journée, toutes les tuiles sont posées dans le jardin, prêtes pour se faire refaire une beauté.

Pour curer les tuiles, nous devons tout d'abord leur passer un coup de brosse métallique. Cela nous prend environ une minute par tuile. Puis nous

devons les laisser tremper entre vingt et trente secondes chacune, dans un petit lait de chaux, afin d'éviter que la mousse ne repousse par la suite. Nous nous mettons à la tâche, et nous rendons rapidement compte que le travail sera non seulement répétitif, mais en plus titanesque. Nous passerons plus de 6 jours, assis par terre, sous un soleil de plomb, à brosser, frotter, curer, nettoyer, tremper, laver, et stocker les 1250 tuiles de la toiture de Dona Tala.

Lorsque l'on arrive comme étranger dans un village, et surtout comme européen au Mexique, il est courant de nous voir associés un certain nombre de stéréotypes :

Nous sommes riches.

Nous exerçons des métiers intellectuels, nécessitant de hautes études supérieures.

Nous ne pourrions pas réaliser des tâches jugées comme "ingrates", ou "pénibles", souvent réservées à des personnes de classes moyennes, ou modestes. En général, nous recevons un traitement différent des autres, parfois avec plus de respect, parfois avec moins de respect, parfois avec plus de crainte, en tout cas dans un rapport quelque peu hiérarchisé.

Effectuer, durant toute une semaine, un travail jugé "pénible" par toutes et tous nous permet de renverser, quelque peu, ces idées reçues, de briser rapidement cette barrière, et surtout nous permet de pouvoir rentrer en contact avec les bénéficiaires des activités que nous souhaiterons réaliser par la suite, sur un pied d'égalité.

Des villageois parmi les villageois

En parallèle de nos activités de chantiers, nous commençons petit à petit notre intégration en tant que villageois.

Pour cela nous nous mettons à côtoyer les lieux de rencontres, d'échanges, et de vie :

Nous devenons amis avec les jeunes qui jouent au basket sur le terrain de la place centrale, surtout avec un certain Manuel, qui sera par la suite très intéressé par nos travaux, et qui viendra à plusieurs reprises sur les chantiers pour nous donner un "coup de main", et se former à quelques techniques de construction.

Nous passons beaucoup de temps sur la place centrale le soir, à discuter avec des villageois en mangeant quelques quesadillas, en regardant des projections de films, etc.

Nous prenons des cours de musique dans la petite école de musique qui

jouxe notre hacienda, et des cours de tissage de tapis chez la dernière tisserande du village, et rencontrons alors d'autres jeunes ainsi que leurs parents.

Nous participons aux évènements qui font la dynamique du village : Notamment une fête en l'honneur de la vierge de Guadalupe, durant laquelle nous allumons des feux d'artifices avec les maçons du village, et dansons les danses traditionnelles en compagnie de toutes et tous, jeunes et moins jeunes, jusqu'au petit matin.

Nous participons à une marche nocturne avec les villageois : douze kilomètres de nuit pour relier Huajuapán de León à Tezoatlán, et arriver au petit matin pour une cérémonie religieuse ainsi qu'un plat traditionnel servi lors de cette occasion.

Nous improvisons un numéro de danse/jonglage lors d'un concert réalisé par le jeune orchestre Tezoateco devant presque l'ensemble des villageois lors de la grande fêria annuelle.

Tous ces à côté, ces petits rien, mais ces grands tout, font que petit à petit nous modifions notre image au sein du village. De l'étranger, nous devenons l'ami, celui qui a fait ci, celui qui a fait ça "Ah ! Je vous ai vu au concert, c'était super dis !". Du guerro étranger, nous devenons Jon, nous devenons Manou.

Evidemment nous restons, et resterons, une attraction pour les villageois, et jamais nous ne serons considérés entièrement comme faisant partie du village, et il nous semble bon d'en garder conscience.

Mais cette première entrée en matière, cette première étape de franchise, va considérablement changer notre rapport au village, et aux villageois, et ce dans le bon sens pour nous qui cherchons à faire un peu de sensibilisation. Nous aurons accès à l'intimité des gens, et derrière cette intimité, se cache deux points essentiels :

Premièrement, nous avons accès à une mine d'informations intéressantes sur le ressenti des gens, le fonctionnement de la communauté, la perception de notre activité, etc.

Deuxièmement, nous pouvons donc prendre en compte ces nouvelles informations pour ajuster notre pratique, et essayer de respecter aux maximum les engagements que nous essayons de prendre vis à vis de notre activité de transmission.

Plus on a accès à l'intimité des bénéficiaires, plus on est à même de connaître et comprendre les enjeux auxquels ils font face, et donc de les prendre en considération pour que notre proposition de projet devienne la plus pertinente possible.

Conclusion

Fort de ces premières expériences de vies, et de mieux en mieux intégrés dans le village, nous attaquons en parallèle notre chantier principal de réfection de la maison en adobe de Don Amancio. Ce projet central, qui nous permettra d'asseoir notre place de "constructeurs", et qui sera notre support matériel pour pouvoir rentrer dans le vif du sujet : Comment réaliser un peu d'activité de transmission de savoir-faire sur les architectures de terre au sein de ce village ?

- III -
UN STATUT DE CONSTRUCTEUR



Jean et Manu, constructeurs à Tezoatlan

Petit à petit, nous sommes amenés à donner des petits coups de main en travaillant quelques après-midi avec les équipes de maçons de l'unique entrepreneur du village, Don Alfonso, plus couramment appelé "Poncho". C'est un homme influent, respecté, dont la qualité du travail en construction est reconnu, et qui, bien que peu sachant sur le sujet, semble très curieux et intéressé par les cultures constructives traditionnelles en général.

De même, nous avons été amenés à travailler quelques après-midi avec le charpentier du village, Don Guillermo, plus communément appelé Don Memo, qui a pu nous enseigner à curer du bois de charpente (au chalumeau et en utilisant une recette traditionnelle d'infusion de la plante Chocolatillo), et nous partager un peu de son savoir sur les cultures constructives du village.

Nous avons pu tisser rapidement des liens d'amitiés avec l'ensemble de ces ouvriers, que nous côtoyons régulièrement dans le village, au café, sur la place, ainsi que lors des événements festifs.

Ces différentes relations, notamment celle avec Poncho, assoient un peu plus notre place de "constructeurs" vis à vis des villageois qui nous aperçoivent de temps à autres travaillant au sein de ces équipes, ou discutant avec Poncho des cultures constructives locales. Et surtout, cela nous permet de rentrer petit à petit en contact avec lui dans un contexte à la fois professionnel de confiance, et amical de "coups de main" et autres festivités.

Nous sommes heureux de constater que petit à petit, nous gagnons naturellement la confiance de ce personnage d'influence, qu'il reconnaît nos différents savoir-faire comme constructeurs, et semble de plus en plus intéressé à discuter avec nous des techniques de constructions en terre.

Présentation de la maison

Notre projet principal à Tezoatlan fut la rénovation d'une maison en adobe. Cette maison est située tout en bas du village, c'est la dernière avant le cimetière. C'est une maison à la fois excentrée, mais sur un passage que les gens utilisent régulièrement, donc visible. Les passants auront directement vue sur la zone de chantier depuis la rue.

C'est une maison en adobe qui a plus de 80 ans. Elle a été construite et habitée par un oncle de l'actuel propriétaire, puis abandonnée pendant plus de 30 ans sans toit, sans vie.

Pendant l'été 2017, le groupe Arquitectos Artesanos a débuté ce projet. La famille propriétaire des lieux avait pour intention de faire tomber la maison en ruine pour la reconstruire rapidement en parpaing et ouvrir l'équivalent d'une épicerie. Finalement ils ont été convaincus par l'architecte d'attendre un peu et de lancer une rénovation avec les matériaux d'origine.

Nous avons donc été chargés de la poursuite de cette rénovation, selon les méthodes traditionnelles de construction en Adobe.

Pour ce faire, nous sommes embauchés (et donc payés) par la propriétaire de la maison qui jouit d'une petite aide de la fondation, avec un salaire classique d'un maçon au Mexique, à savoir 5000 pesos (environ 230 euros) par mois, plus les repas du midi que nous mangerons directement chez elle.

Au programme des festivités :

Réaliser et faire sécher environ 200 adobes avec la terre qui convient.

Bâtir une petite fondation en pierre pour recevoir une salle de bain, extension du bâtiment.

Monter les murs de cette salle de bain avec les adobes réalisées.

Poser la toiture sur l'ensemble de la maison.



Chantier

Confection des adobes

La terre utilisée il y a 80 ans est celle du terrain. Il n'y a pas de couche végétale ici. Nous prenons directement la terre du sol. La recette c'est 1 Volume de terre tamisée grossièrement, pour 1 Volume de crottes d'âne.

Production des adobes de la théorie à la pratique

Tamiser la terre avec un tamis grossier. Laisser reposer notre mélange sans le mélanger avec les pieds sinon il devient trop dur et trop collé au sol le lendemain. Le battre avec les pieds juste avant de l'utiliser et bien penser que plus on mélange la terre et plus on active son pouvoir collant.



Contexte de construction

Ici les savoir-faire ont disparu. Les producteurs d'adobes ont arrêté leur activité depuis plus de 40 ans, et plus personne ne continue d'en produire au sein du village, même pour des projets particuliers.

Les maçons ont donc perdu l'habitude de maçonner ce type de brique. Cependant, les nombreuses maisons en adobe encore présentes, bien que parfois détériorées, nous témoignent la présence de cette technique constructive durant de nombreuses années.

Notre démarche fut malgré tout de commencer par nous informer pour tenter de reproduire les habitudes de la région.

Nous faisons confiance aux constructions qui tiennent dans le temps, c'est la meilleure preuve de bon fonctionnement. Les savoir-faire ont été transmis jusqu'à un certain moment en accumulant des connaissances sur chaque terre, chaque mélange...c'est une perte de temps que de tout réinventer, tester, expérimenter à chaque fois.

En enfin, nous ne souhaitons toujours pas arriver de l'extérieur avec nos propres techniques et habitudes mais plutôt avec l'intention de valoriser les savoirs locaux en écoutant ceux qui avaient fait des adobes dans leur vie.

Nous commençons donc ce chantier, en essayant d'avoir un peu d'information sur la manière de nous y prendre pour produire ces adobes.

En nous mettant au travail, nous faisons très rapidement la connaissance de Don Umberto, aussi appelé Don Beto, un voisin du chantier, paysan de métier, âgé d'une cinquantaine d'années, et très curieux de notre activité. Il vient rapidement à notre rencontre pour nous demander ce que nous allons faire, et se sentant plutôt à son aise, entame avec nous un diagnostic détaillé de la maison qu'il connaît très bien :

Nous apprenons alors que le chantier aurait en fait débuté une première fois l'été avant notre venue. Un groupe d'étudiants en architecture de l'université de Mexico est venu faire un atelier avec Juan José et Mario, pour fabriquer des adobes qu'ils ont ensuite maçonnées pour rehausser le niveau de la maison. Malheureusement les adobes produites par ces étudiants sont d'une qualité bien inférieure à celles d'origine. Elles ont été confectionnées avec une autre terre que celle du terrain, elles sont très sableuses, très fibrées et se cassent facilement. Entre temps sont passés quelques tremblements de terre dont deux au mois de septembre très violents. La maison ne s'est pas écroulée. Mais les seules fissures se trouvent sur la partie construite avec ces nouvelles adobes.

Don Beto semble connaître les techniques traditionnelles de réalisations d'adobe. Aussitôt, face à notre enthousiasme d'en apprendre un peu plus sur le sujet, il nous montre comment tamiser la terre du terrain (qui sera selon lui très bonne pour réaliser les adobes - quelle chance !), comment la mélanger avec des fibres de crottes d'ânes, comment ajouter l'eau, la laisser reposer, puis comment réaliser les adobes avec les moules en bois dont nous disposons.

Nous nous mettons donc au travail, et passerons les trois prochaines journées à creuser, tamiser, mélanger, piétiner, démouler, le tout sous la surveillance ponctuelle de Don Beto qui nous rend visite quotidiennement.

En tant que constructeurs spécialisés dans le bâti en terre, il n'est pas rare d'arriver dans des contextes où les savoir-faire semblent avoir disparu. C'est une situation que nous avons pu observer à de nombreuses reprises durant notre première année de formation.

Aussi, il nous importe deux choses avant de commencer un projet de construction :

d'identifier ces savoir-faire, ou leurs détenteurs

de permettre à ceux qui savent de pouvoir s'exprimer pour nous transmettre une partie de leurs connaissances.

Avec Don Beto, nous avons eu de la chance, dans le sens où les savoir-faire sont directement venus à nous, simplement en commençant ce chantier de rénovation.

Ce qui nous a paru intéressant dans cette première rencontre, c'est de voir comment Don Beto a pu se sentir en confiance pour commencer à nous transmettre son savoir-faire, et par conséquent, celui des constructions du village.

Quand Don Beto nous aborde, il nous demande rapidement plusieurs choses : Est-ce que vous êtes des experts européens ?

Est-ce que je dois vous vouvoyer ?

Combien de temps vous restez là ?

Et c'est en se rendant compte que nous n'étions que de simples constructeurs, curieux des savoir-faire locaux, et installés pour une durée alors indéterminée que son regard a changé et qu'il s'est senti à l'aise pour commencer à nous expliquer ses techniques.

Il s'est même rapidement pris au jeu de se sentir notre "maître d'adobe", nous même nous amusant à rentrer dans notre posture "d'étudiants de Don Beto". Don Beto nous invite même à laisser notre matériel dans son jardin puisqu'il habite à côté du chantier. Et par là suite, nous invitera régulièrement à manger des fruits, boire un verre, pour discuter de la construction en terre, mais aussi des choses de la vie.

Cette complicité naissante s'exprimera tout au long du chantier et sera une porte ouverte à de nombreux échanges avec Don Beto. Une nouvelle carte à notre intégration au sein du village, et cette fois-ci avec un paysan artisan, avide d'enseignements comme d'apprentissages des cultures constructives en terre.

De même, quelques maçons plus âgés, qui avaient eu l'habitude de construire en adobe venaient régulièrement nous donner des conseils. Ils étaient fiers de nous donner leurs astuces et de transmettre leur savoir.

Suite du chantier

Construction du soubassement

Sur place il y a déjà un tas de pierre. Nous les utilisons pour faire les fondations et soubassement. C'est un apprentissage très intéressant pour nous. Nous apprenons à tirer des fils pour prendre les niveaux, et nous creusons de 50 cm pour trouver la partie stable du sol. Ensuite nous gâchons notre mortier chaux sable ciment à la pelle et c'est parti pour l'apprentissage de la maçonnerie de pierre.

Maçonnerie d'adobes

Pour cette partie du chantier nous sommes complètement autonomes. Nous faisons le choix de la proportion terre sable pour notre mortier, et nous faisons le choix du rendu final de ce mur. Nous décidons donc de reproduire le style de la région qui consistait à incruster des bouts de tuiles dans chaque ligne de mortier. C'est une technique qui a l'avantage de casser la vitesse des gouttes d'eau qui pourraient couler sur le mur. Mais c'est aussi une manière de préparer l'accroche pour les parties du mur qui vont être enduites. C'est aussi une touche esthétique très intéressante à nos yeux. Et c'est surtout un clin d'œil aux constructions locales.

Un jeune lycéen du village, avec qui nous jouions souvent au basket, a semblé très intéressé par le projet. Il s'est ainsi proposé de lui-même de participer aux différentes étapes du chantier pour observer, apprendre, et se former aux différentes techniques de constructions.



Nous attisons la curiosité grâce au chantier

Il nous a semblé que durant l'ensemble du chantier, nous avons eu la sensation d'avoir donné envie aux gens de s'intéresser aux constructions en terre, et ce, sans commencer par faire des ateliers de sensibilisation, mais simplement en travaillant tous les jours au même endroit.

« Ah vous dansez aujourd'hui ? » (mélanger avec les pieds pour faire les adobes). « C'est bien que vous fassiez des adobes mon grand-père aussi en faisait, il fait frais dans une maison d'adobe ! »

Nombreux furent les passants enthousiastes de nous voir faire des mélanges avec les pieds, de nous voir monter petit à petit le mur, selon l'esthétisme local. Les familles s'arrêtaient pour visiter ce que nous faisons, prendre des photos, comprendre notre démarche. Uniquement parce qu'ils nous voyaient travailler, certains habitants aisés ont commencé à nous demander de refaire leur maison en adobe.

Et le plus important pour nous fut d'essayer de répondre à toutes leurs interrogations le plus simplement possible, le plus normalement possible, comme si tous ces travaux étaient en fait une activité comme une autre, un métier comme un autre, toujours dans le but de nous intégrer non pas comme des étrangers étonnant, mais comme des travailleurs lambda.

Les premiers résultats furent donc très positifs puisque cela intéressait les habitants qui nous voyaient travailler. Ils étaient intrigués et nous parlaient spontanément de leurs souvenirs avec leurs grands parents en train de préparer les mélanges d'adobes. On s'est alors rendus compte que même si l'architecture de terre semblait avoir complètement disparu, elle était en fait toujours présente dans la tête des plus anciens.

NB : Une curiosité spécifique à la terre

Il nous semble intéressant de noter que la petite fondation en pierre, n'a pas suscité le même intérêt de la part des habitants que notre production et maçonnerie d'adobes. On peut alors supposer que la pierre, élément local et naturel, n'a pas du tout connu la même histoire que la terre dans la construction et n'est pas perçue comme un matériau réservé aux temps anciens et aux plus pauvres. Cela nétonne donc personne que l'on travaille avec la pierre mais travailler avec la terre prête tout de suite à discussion.

Quand la curiosité déborde du chantier

Nous avons également sympathisé avec beaucoup d'habitants, de nombreux commerçants etc. C'est un petit village où nous connaissons rapidement beaucoup de monde. A chaque fois nous nous présentons comme constructeur en apprentissage mais spécialisé sur les constructions en terre. Le chantier permet tout de suite l'accès à la discussion avec n'importe qui sur le thème des constructions en terre du village. La réaction des commerçants est souvent la même :

Une fois notre place de constructeurs plus ou moins reconnue, nous avons commencé à tester notre capacité à sensibiliser. De manière générale, nous cultivons un vrai plaisir, celui d'essayer de faire passer un message vis à vis des cultures constructives en Terre. Questionner leur absence, contribuer à leur bonne réputation, essayer de les proposer dans des perspectives de constructions neuves ou de reconstruction, etc.

Et cette activité de lobbying, entièrement assumée, nous avons pu l'initier principalement par la parole, lors de diverses conversations avec les habitants de Tezoatlan.

En effet, plusieurs fois par jour, nous sommes arrêtés par des gens dans la rue, des commerçants, et autres, qui continuent de nous demander ce que nous faisons ici, depuis combien de temps sommes nous là, qui sommes nous réellement, etc.

« Ah c'est vous qui faites des adobes. Et vous venez de France pour faire ça ? ... Vous les avez faites vous-mêmes ? avec du crottin d'âne ? ... C'est bien ! »

Et toutes ces rencontres furent les initiations de conversations qui dérivèrent souvent sur des thématiques plus larges comme :

- La place des architectures de terre aujourd'hui au Mexique,
- La présence écrasante du béton de ciment dans le pays,
- Les conditions de vie des mexicains, reliées principalement à des notions de confort, de propreté, et de dégradation de l'habitat, et ce en fonction des différents matériaux utilisés (fraîcheur des maison en adobe, etc.)

Mais aussi,

- La question de la perte des savoir-faire traditionnels au sein du village chez les nouvelles générations,

Et bien d'autres toutes aussi passionnantes.

La curiosité appelle la rencontre, la rencontre appelle les questions, dont les réponses appellent à d'autres questions, voire même des remises en question.

Qui mieux que l'autre peut me renvoyer une image de moi-même, et me faire réfléchir sur cette image ? Qui mieux que l'étranger peut me faire observer et prendre du recul sur mes coutumes, mes traditions, mes façons de penser, de voir le monde ?

La curiosité des gens du village à notre égard, fut en soit un véritable levier nous donnant accès à toutes ces conversations avec eux.

Nous nous rendons compte qu'une activité de sensibilisation peut s'effectuer dans un cadre structuré, type ateliers, conférences, expositions, etc. Mais peut aussi très bien s'effectuer dans la vie de tous les jours, au travers de conversations, de moments de partage, d'activités sportives, de moments de rassemblement, etc. Le cadre souvent informel de ces moments, permet une plus grande proximité, et un changement de statut social, qui peut avoir des effets positifs sur notre capacité à diffuser des connaissances, ou à sensibiliser. Comme vu précédemment, ce n'est plus le "professionnel" qui parle, mais l'ami, le passant, le client, le villageois. Cela confère à notre discours un autre poids, pas nécessairement "plus", ou "moins" puissant que lors d'un rendez-vous professionnel. Simplement une autre entrée en matière, souvent plus douce, plus subtile.

Lorsque l'on expose ce fait, on se rend alors compte que la notion de temporalité vient une fois de plus fortement influencer notre capacité à transmettre une idée. Celui qui reste une semaine dans un endroit, ne pourra que frôler du doigt ces instants informels de complicité lors desquels il peut diffuser ses idées. Alors que celui qui s'installe plusieurs mois dans un endroit, jouira à de nombreuses reprises de ces cadres informels, pourra pénétrer plus en profondeur dans l'intimité du village, et son discours aura alors plus de poids.

Fin du chantier

Construction du toit

Le toit sera construit par l'équipe de Poncho avec qui nous avons travaillé précédemment.

Pose d'enduits

Nous n'avions pas prévu à la base d'enduire la maison avec des enduits en terre.

Voyant cependant que plus le temps passe, et plus nous gagnons en confiance dans notre pratique, vis à vis des gens, comme des maçons, comme de l'architecte, nous commençons à penser qu'il serait intéressant de pouvoir proposer des essais d'enduits en terre, sur l'une des façades protégées.

Cette expérience de test d'enduit, va finalement séduire les différents professionnels, maçons, comme architectes, et nous conduire à proposer un petit atelier théorique/pratique que nous décrirons plus en détails dans la prochaine partie, puisqu'il fut le terrain d'expérimentation de notre atelier de transmission après ces deux mois passés à Tezoatlan.



Grâce à des résultats satisfaisants, une nouvelle demande émerge.

L'un des facteurs essentiels, que l'on retrouve dans beaucoup de contextes différents, et qui justifie un abandon des cultures constructives locales, est l'image que ces constructions renvoient : "La maison du pauvre, une matière trop simple, de la boue, etc."

Il nous a paru très important de pouvoir contribuer à redorer un peu l'image de la construction terre. Aussi, nous avons mis un point d'honneur à réaliser nos travaux avec le plus grand soin pour montrer qu'il est aussi possible de réaliser des choses esthétiques, "modernes", avec la terre (alignement de nos adobes/tuiles, qualité, couleur et finesse des enduits terre, etc.)

Le chantier en soi, mais surtout la phase d'enduit, a suscité l'intérêt des maçons de Poncho, et surtout de Poncho lui-même, qui ont voulu en apprendre plus sur cette technique en voyant le résultat final.

Le point qui nous semble intéressant, c'est de voir comment petit à petit, le regard des gens change, et la notion de "valorisation" opère d'elle-même de l'intérieur. Sans chercher à les convaincre, les gens ont été petit à petit séduits, et c'est d'eux que naît finalement la demande d'apprendre, donc pour nous, l'activité de transmission.

C'est donc plein d'enthousiasme que nous nous décidons à organiser un petit atelier sur les enduits terre.

- IV -
L'ATELIER D'ENDUITS TERRE



Des enduits terre à Tezoatlan

A Tezoatlan il y a avait une tradition d'enduit à la chaux. Cependant, il est devenu courant de trouver aujourd'hui des enduits en ciment dans tout le village, recouvrant ainsi les anciens murs en adobes. Il n'est pas rare non plus de voir ces enduits fissurer et craqueler. Ce qui est un indice pour comprendre que le ciment et la terre ne travaillent pas bien ensemble.

Cette proposition d'atelier est pour nous une occasion parfaite pour parler des enduits dans le village. Il nous semble que ce soit un problème important et récurrent et facile à traiter pour améliorer l'espérance de vie des maisons en adobes. Former les maçons en profitant des enduits pour faire un atelier. Faire des tests avec les différentes terres du coin. Nous avons toutes les ressources nécessaires pour commencer notre activité de transmission.

Suite à la réalisation d'une partie des enduits en terre sur la maison de Don Amancio, et à l'enthousiasme qu'ils ont suscité chez les architectes et les maçons, nous avons convenu, avec accord d'Arquitectos Artesanos, de proposer un atelier de sensibilisation et de formation sur les enduits en s'appuyant sur l'exemple concret de la maison de Don Amancio. Tout l'intérêt pour nous de notre expérience à Tezoatlan, c'est que nous avons pu nous servir d'un chantier classique de rénovation en terre pour : susciter de la curiosité, aborder des problématiques globales liées aux constructions terre et béton, et finalement pouvoir faire un atelier de formation quand nous en étions à l'étape des enduits. Nous avons situé et ancré notre atelier dans une situation existante, réelle.

Nous avons donc préparé les différentes terres que nous avons trouvé aux alentours pour les formuler et les tester avant le jour de l'atelier.

Et puisque les maçons de Tezoatlan, avec qui nous avons déjà travaillé auparavant, allaient de toute façon finir la maison de Don Amancio quand nous serions partis, il était alors normal de les former avant notre départ.

Il nous semble important de noter qu'il n'y a pas traces d'enduits en terre dans la région. Les maisons étaient soit laissées en adobes apparentes soit recouvertes d'un enduit à la chaux mais il semblerait que jamais ce ne soit de la terre. Nous avons donc voulu faire des tests pour voir s'il y avait des terres potentiellement intéressantes pour faire des enduits. Nous avons tout d'abord utilisé la terre du terrain, la même que pour les adobes, pour faire l'enduit de corps. Puis nous avons trouvé quelques terres différentes aux alentours, en pensant bien que nous faisons des tests pour des enduits de finitions donc la couleur était aussi un élément important. La première

terre trouvée fut une terre orangée. Nous l'avons testée sur notre première couche d'enduit de corps une fois ce dernier sec. Nous l'avons testée avec une grille de proportion.

(PHOTO)

Cette terre, remaniée avec du sable et de la crotte de cheval (les ânes de Don Beto nous ayant déjà abondamment fourni), fonctionnait bien pour réaliser des enduits. Le jour de l'atelier nous avons pris le soin de finir un mur avec enduit de corps et enduit de finition pour expliquer les différentes étapes à notre public.

Le Jour J

Un peu de théorie

Les préparatifs étant terminés, la journée de Taller pouvait enfin commencer. Nous nous retrouvons à 9h sur le lieu du chantier de Don Amancio. Cet espace nous servira de support « in vivo » pour expérimenter, transmettre, partager, mais aussi s'amuser.

Devant nous, environ 20 personnes :

- Les architectes des autres projets d'Arquitectos Artesanos (Mariscal et Huajuapán de León), environ une dizaine, ils viennent découvrir de nouvelles pratiques autour des constructions terre pour agrémenter leurs projets.
- Poncho, le chef des maçons du village. Il participera aussi à un deuxième Taller réservé aux maçons, mais vient s'imprégner de l'ambiance en amont.
- Quelques villageois à qui nous avons proposé de passer.
- Les propriétaires de la maison : Don Amancio, ainsi que ses deux filles Dona Maria et Dona Irma.

L'ambiance est vraiment décontractée, cela fait plaisir de se retrouver uniquement face à des gens que nous connaissons déjà bien. Il plane comme une intimité qui ouvre grand les oreilles et les yeux de chacun. La bonne humeur est au rendez-vous. Nous l'agréments dans un premier temps par une présentation de chacun, histoire de continuer à détendre l'atmosphère.

Nous passons ensuite à la première partie de cette journée, un peu de théorie sur les constructions terre. Nos élèves, tous assis sur un cercle d'adobe que nous avons préparé, nous écoutent attentivement.

Un des grands enseignements pour faire de la bonne construction en terre c'est de comprendre que l'intérêt d'un mur en terre est dans sa capacité à

absorber et rejeter l'humidité. Si l'on pose un enduit qui ne permet pas les échanges entre intérieur et extérieur (comme le ciment) alors l'humidité va stagner à l'intérieur du mur en terre et elle attaquera le mur. On comprend donc que pour le bon maintien dans le temps d'une maison en terre il faut ou : ne pas protéger les murs avec un enduit, ou bien : lui appliquer un enduit qui permet au mur de respirer. La chaux et la terre sont des matières qui permettent au mur d'avoir des échanges d'humidité entre l'extérieur et l'intérieur. Par contre le ciment, non.

L'idée c'est de partir d'un mur en terre tout simple, et de montrer comment, avec les évolutions de notre belle modernité, celui-ci se comporte au fur et à mesure des années. Impacts des routes proches des maison, des dalles en ciment dans l'habitat, puis des enduits ciment intérieurs comme extérieurs. Un petit classique pour nous maintenant, une belle découverte pour eux.

Nous prenons également du temps pour expliquer une méthodologie à suivre pour formuler une terre, et tentons d'expliquer la démarche d'essai/erreur si souvent en lien avec les constructions en terre à travers le monde. L'idée c'est alors de pouvoir leur laisser des bases pour appréhender toute nouvelle terre, dans tout nouveau projet, afin qu'il puisse se rapprocher de cette matière dans des projets futurs, et ce, bien après notre passage, et sans notre consultation.

Passage à la pratique

Une fois les questions posées, et les échanges terminés, nous proposons à l'ensemble des participants de se diviser en plusieurs groupes pour commencer les activités.

Tandis que le premier groupe prépare des mélanges pour l'enduit de corps, le second commence à poser une première couche (avec un mélange déjà préparé). Il en va de même pour le troisième groupe qui prépare un mélange d'enduit de finition, tandis que le quatrième commence à poser la couche de finition, elle aussi déjà préparée. Un dernier groupe commencera une activité un peu plus "artistique" de réalisation de fresque avec la méthode des sgraffito.

L'idée c'est que l'ensemble des groupes puissent participer à l'ensemble de la chaîne de production pour comprendre le mélange, sa composition, sa réalisation, puis enfin puisse apprendre des technique de poses d'enduits. Nous effectuerons donc une rotation dans l'après-midi.

L'ambiance globale est très décontractée, chacun se sent libre d'expérimenter, de poser des questions, de dessiner des projets. Les conseils fusent entre les uns et les autres. Tout le monde se prend au jeu, et les échanges s'enrichissent

de pratiques des uns, et d'expériences des autres.

La fin de l'atelier est clôturé par un moment de repas partagé. L'heure est au bilan, aux dernières questions, et aux retours sur l'atelier, et nous restons très surpris de l'enthousiasme général suscité par cette journée.

Devant la réaction des architectes, nous avons proposé d'organiser un deuxième atelier dans la foulée, réservé cette fois aux maçons du village pour pouvoir s'intéresser plus en détails aux techniques même de construction. Les architectes des villages alentours en ont profité pour amener leurs équipes respectives afin que la diffusion se fasse au plus grand nombre.

Nous avons donc réitéré l'expérience, cette fois-ci uniquement avec des maçons (l'équipe de Poncho, et l'équipe de Mariscal) deux jours après. Nous en avons cette fois profité pour axer notre atelier plutôt sur la pratique que la théorie, et avons même proposé une petite structure de torchis pour présenter cette technique constructive.

Le Bilan

Plus qu'un simple bilan d'activité, plus qu'une simple clôture de projet, cet atelier fut pour nous un moment fort, durant lequel nous avons pu mesurer la force des questionnements que nous nous étions posés jusqu'alors, ainsi que notre capacité à transmettre, de la manière qui nous convenait le mieux. Comme un bilan de l'ensemble de notre séjour au Mexique :

Avons-nous trouvé notre place en tant qu'étranger ?

Qu'avons-nous appris des différentes cultures constructives ?

Qu'avons-nous réalisé concrètement durant notre séjour ?

Qu'allons-nous laisser après notre passage ? Architecturalement parlant.
Humainement parlant.

Nous souhaitons ici retranscrire les réactions de certaines personnes phares lors de ces journées d'atelier. Ces réactions représentent pour nous une belle réponse à l'ensemble de nos questions, et nous donnèrent la possibilité d'avoir un regard critique sur notre passage à Tezoatlan, plus généralement sur notre passage au Mexique.





Dona Maria,

Fille du propriétaire de la maison que nous rénovons, elle était la principale interlocutrice lorsqu'il s'agissait de faire tomber la ruine pour la reconstruire en parpaings. C'est elle qui a été convaincue par A. A de rénover la maison avec des matériaux locaux, cependant elle ne connaissait pas du tout les constructions en terre et était loin d'être sereine par rapport à son choix. Ce fut pour nous une grande joie quand nous vîmes qu'elle prenait plaisir à participer à cet atelier. Pendant le déroulé de la journée, elle s'est prise au jeu en mélangeant pieds nus avec beaucoup d'énergie. Et en faisant son possible pour bien étaler l'enduit sur le mur.

Ce fut la première fois qu'elle manifestait une reconnaissance de notre travail en étant vraiment impressionnée de la qualité du rendu final avec les enduits. Elle est allée jusqu'à nous confier que si elle avait su qu'il était possible que la maison ressemble à ça avec de la terre elle aurait tout de suite accepté.

Poncho,

Poncho a vraiment eu une réaction très agréable vis à vis de l'atelier, et ce sur plusieurs points :

Premièrement, il nous a beaucoup sollicité en amont de l'atelier pour l'organisation de cet événement. Il nous a prêté beaucoup de matériel, nous a assisté dans la préparation des activités, et a fortement participé au bon déroulement de la journée.

Deuxièmement, il s'est senti très à l'aise dans l'atelier avec les architectes. Cette rencontre lui a permis de pouvoir affirmer ses connaissances comme maçon, et d'enseigner à certains architectes les bases de la pose d'enduits en général. Comme une inversion des rôles intéressante, durant laquelle il devenait le sachant, et le transmetteur, tout en continuant d'apprendre des spécificités de la terre.

Il a finalement pris sa première expérience d'atelier très au sérieux, et durant le deuxième atelier, s'est même petit à petit imposé comme enseignant à nos côtés pour compléter nos explications selon ses propres compréhensions de la matière. Là aussi comme une inversion des rôles qui lui a permis en seulement deux ateliers de devenir une sorte de référent de la pose d'enduits terre dans le village. Un moyen très agréable pour nous de partir en laissant sur place un sachant, quelqu'un qui se sentira capable de continuer le travail commencé.

Et enfin dernièrement, il n'a pas hésité à nous solliciter à plusieurs reprises à la suite de ces ateliers pour s'assurer de la bonne réalisation des travaux à venir. Preuve d'une confiance et d'une envie de bien faire les choses qui nous a beaucoup touché.

Les architectes,

Les autres architectes ont été très séduits par ces enduits et on eut envie de refaire un atelier quelques jours plus tard pour leurs maçons, ces derniers étant dans des villages à plusieurs heures d'ici. De plus, nous sommes restés en contact avec les différents architectes chargés des projets à Mariscal et Huajuapán, et ils nous ont communiqué les différentes réalisations qu'ils ont faites à la suite de l'atelier. Par exemple, Manolo, jeune architecte présent lors de l'atelier est aujourd'hui responsable d'un projet de reconstruction dans la zone de l'Istmo, a réalisé des enduits terres sur des maisons en torchis, suite à son passage parmi nous. Mais aussi Angel, continue régulièrement de nous envoyer des photos des enduits réalisés à Mariscal par les maçons avec qui il travaille et qui étaient aussi venu à l'atelier. Le grand intérêt de leur part lors de l'atelier et les réalisations qui sont nées par la suite sont des signes positifs pour nous.

Les artisans maçons,

Les maçons ont dans l'ensemble très bien réagi à l'atelier. La plupart se sentaient un peu timides, et négligeaient leurs connaissances respectives. Mais les différentes activités ont été le terrain d'expression de chacun, et au fur et à mesure de la journée, les langues se déliaient, les truelles virevoltaient, et les maçons se sont petit à petit mis à s'approprier l'exercice, en commençant à penser comment ils pourraient réutiliser ces techniques dans leurs projets personnels respectifs. La technique du torchis a finalement été la plus appréciée pour la plupart d'entre eux. Imaginant l'utiliser pour des petites constructions sommaires, types toilettes sèches, ou cabanes de jardin.

Après l'atelier, quelques nouvelles du chantier





Conclusion



Contexte d'étude

Ce parcours au Mexique aura été une vraie entrée en matière pour appréhender directement de nombreux questionnements vis à vis de notre future profession.

Nous partions avec l'idée que nous allions beaucoup cheminer sur des questions plus spécifiquement liées à notre volonté d'exercer une activité manuelle :

Comment allons nous pouvoir exercer notre métier d'artisan ? Dans quel cadre ? De quelle manière ? Au sein de quels projets ?

Comment allons-nous pouvoir nous former ? Qu'allons nous apprendre ?

Comment ces nouveaux savoir-faire pourront s'inscrire dans notre future profession, en France ? Etc.

Nous étions même partis avec l'idée d'étudier les toitures du Mexique pour répondre à une problématique type : Comment les cultures constructives du Mexique, spécifiquement celles des toitures, pourraient répondre à la problématique du développement massif des toitures en tôle à travers le pays ?

Et malgré nous, au fur et à mesure des différentes expériences que nous avons vécues, des projets auxquels nous avons participé, nous avons été happés par de nouvelles questions qui nous ont semblées finalement plus importantes. Et qui venaient interroger des réflexions que nous avions touchées du doigts durant notre première année d'étude mais que nous n'avions finalement pas tant approfondies que cela.

Ces questions se sont un peu détournées des aspects pratiques de la constructions terre, pour se rapprocher un peu plus d'aspects humains, de notre place au Mexique, de notre légitimité à participer à un projet, quel qu'il soit, de notre légitimité à transmettre une partie de notre savoir, d'influencer des populations, des courant de pensées, des courants d'actions, etc. Et nous avons ressenti un puissant besoin de clarifier notre position et nos réflexions sur ce sujet.

Les questions, que nous proposons en introduction et sur lesquelles nous avons tenté de porter notre attention, ne sont qu'une grille de lecture personnelle, et furent pour nous un support pour trouver, modifier, et affiner notre posture et notre place durant ce voyage.

Huit mois plus tard,

Nous croyons sincèrement que le modernisme, parce que globalisé, amène en son sein une destruction massive des cultures régionales, que nous trouvons regrettable et dangereuse. Pourquoi dans le contexte de reconstruction de l'Istmo, sont pointées du doigt les vieilles maisons en terre parfois à peine fissurées ? Pourquoi ces milliers d'années d'histoire sont-ils moqués, jugés, méprisés, au profit d'une construction en béton n'ayant jusque là pas fait ses preuves ?

L'autonomie des populations, la richesse de la diversité des cultures, des savoirs, des sociétés sont autant de thématiques qui, à nos yeux, n'ont pas de frontière. Nous pensons que tant qu'il existe une transparence dans les intentions et dans les actes, toute action, même celle d'un étranger à l'autre bout du monde, peut rester saine. Et c'est sur ce dernier point que nous avons bûché durant 8 mois pour nous sentir légitimes d'être étrangers au milieu des constructions en terre mexicaines.

La posture d'étranger, dont nous parlons durant une bonne partie de ce mémoire, n'est donc, selon nous, pas à comprendre comme une remise en question de notre légitimité d' "européens" à agir sur les cultures constructives à l'autre bout du monde. Mais plutôt, comment considérer notre statut d'étranger et continuer de pouvoir faire de la transmission, toujours dans le but de participer à cette dynamique de valorisation des cultures à travers le monde, de manière saine, c'est à dire, sans nous imposer aux bénéficiaires de nos différentes actions.

Tezoatlan, une belle conclusion.

Après un cheminement de plusieurs mois, durant lequel nous avons tenté de trouver un moyen d'être légitimes à transmettre une partie de notre savoir, nous intégrons finalement un projet dans lequel nous n'étions pas spécifiquement sollicités pour notre capacité à transmettre, mais plutôt pour notre capacité à construire. Un constructeur, quoi de plus normal au sein d'un petit village mexicain ?

Certes, entre temps, la couleur de notre peau n'avait pas changé, l'idéal qui se cachait derrière notre statut d'européen a continué de nous accompagner, et nous avons dû travailler dur pour nous intégrer au sein du village avec cette couche d'a priori.

Mais notre porte d'entrée, elle, s'est complètement extraite de l'objectif de

transmettre, et c'était là notre volonté principale.

De cette base, nous avons alors pu laisser opérer un élément majeur, dont nous avons souvent discuté l'intérêt durant ces lignes, et qui est malheureusement à nos yeux l'un des grands oubliés des activités d'aides humanitaires à l'étranger en général, à savoir : la temporalité.

Le temps de pouvoir effectuer une activité lambda, le temps de vivre au milieu d'une culture, d'être intégré au village, le temps de ne rien faire de vraiment productif, le temps d'attiser la curiosité, le temps de laisser opérer la rencontre, et finalement, le temps de laisser peut-être naître une demande, pour laquelle nous n'étions pas spécifiquement venus, mais à laquelle, maintenant légitimes de nos actions, nous pouvions tenter de répondre.

Le chantier que nous réalisons durant deux mois à Tezoatlan n'a initialement rien d'un chantier démonstrateur. Mais la temporalité dans laquelle il est réalisé, et la manière dont il est intégré dans la vie du village, le rend par lui-même attractif. Ce n'est pas un chantier qui vient de l'extérieur. C'est simplement une nouvelle composante du village, qui a cette caractéristique un peu insolite d'être réalisé à contre-courant du mouvement global : celui de construire en parpaings et en ciment. En plus d'être insolite, c'est un chantier qui fait référence à l'histoire d'une culture, à des émotions fortes, toujours présentes au milieu de cette culture moderne en pleine expansion. Et finalement, c'est un chantier qui a la capacité de pouvoir faire émerger des activités toujours d'actualité : réhabiliter des habitats anciens mais toujours existants.

D'un chantier classique de rénovation, le chantier devient finalement avec le temps et donc avec le contexte que nous arrivons à créer petit à petit, un chantier démonstrateur. Sans l'avoir souhaité initialement, nous sommes sollicités pour réaliser une activité de transmission qui s'inscrit dans un paysage existant et dans une temporalité appréhendable par toutes et tous.

Ouverture sur l'activité d'aide à l'étranger

Une autre composante de l'organisation de ce projet qui a beaucoup impacté notre activité fut le fait de ne pas avoir d'objectif. Ou plutôt de ne pas avoir d'objectif "initial", et de laisser l'objectif de notre présence évoluer petit à petit avec l'évolution du contexte dans lequel nous nous trouvions, en accord avec la demande des bénéficiaires, et surtout en accord avec notre capacité à répondre à ces objectifs.

"Parce que vous êtes maintenant intégrés, reconnus ET parce que votre

activité génère une nouvelle demande d'apprentissage, alors le nouvel objectif devient de pouvoir transmettre et valoriser des techniques de construction traditionnelle avec la terre.”

Et l'envers de cette posture, qui n'apparaît pas ici, mais qui est essentiel à la compréhension de notre position, c'est que nous avons accepté dès le début la possibilité qu'il n'y ait pas d'objectif de transmission dans ce projet.

“Nous arrivons pour rénover une vieille maison en adobes, et si par hasard un objectif de transmission naît de ce projet, nous serons disposés à y répondre, mais si aucun objectif nouveau naît de ce projet, nous aurons au moins répondu à l'objectif premier pour lequel nous étions sollicités.

Aucune pression, nous laissons agir les choses, dans un contexte normal, sain, et nous gardons la capacité de réajuster notre activité, notre place, nos objectifs, en fonction des réactions du contexte au sein duquel nous intervenons.”

Face à la complexité du monde, de la structuration des différents organismes qui oeuvrent à la coopération internationale, qui développent l'aide humanitaire et interviennent ainsi comme étrangers dans des contextes souvent difficiles de reconstruction post-catastrophes, nous avons finalement trouvé plus simple de nous présenter comme constructeurs, sans l'objectif particulier de modifier le paysage local, et d'intégrer de manière douce et lente un contexte de vie bien spécifique, d'évoluer dans ce contexte, et enfin de créer un nouveau contexte favorable pour pouvoir réaliser nos activités de transmission, souhaitées par les populations, sans nous imposer à elles.

Petite participation à une pratique plus juste

Cette année d'expériences professionnelles multiples nous aura éclairé sur la difficulté d'agir en tant qu'experts de la terre. Maîtriser le matériau ne suffit pas en soi, il faut en plus savoir naviguer dans des contextes sociaux, culturels et économiques variés dont personne ne possède le mode d'emploi. Mais nous pouvons éviter des écueils en avançant prudemment et en nous posant des questions qui nous paraissent essentielles, et que nous vous soumettons ici en guise de petite contribution :

Je pars à l'étranger

Anticiper l'arrivée
Rassembler des contacts
Essayer de comprendre l'endroit

En me posant les bonnes questions

Comment construisent-ils ?
Utilisent-ils des matériaux de construction naturels ou seulement des matériaux industriels ?
Quelles réponses étaient apportées par les cultures constructives locales ?
Quelles normes de vie sociales dois-je respecter ?
Quels idéaux, aspirations la société poursuit-elle ? quels modèles de construction les font rêver ?
Quels matériaux sont disponibles ?
Quels savoirs sont maîtrisés, comment se fait leur transmission ?

En allant à la rencontre des populations

Fréquenter les lieux socialement riches, dans les bars notamment
Se faire connaître et obtenir la confiance des populations

En prenant le temps

Pas de précipitation dans la formulation de réponses !
Attendre d'être en confiance afin de pouvoir sereinement échanger, écouter, transmettre
Prendre le temps de s'acclimater jusqu'à se sentir « chez soi »

D'embrasser les défis à relever

- Quel est le niveau de conscience écologique des populations ?
- Ont-ils la maturité politique, écologique nécessaire pour avoir une posture éthique, des convictions ?
- Que font-ils de remarquable en termes de construction écologique ?
- Y a-t-il des options qui semblent ne pas avoir été explorées ? La terre en est-elle une ?
- Quels savoirs semblent leur faire défaut ?

Je cherche mes marques et me forge une place

- Dans quel cadre global est-ce que je m'inscris ?
- Nos convictions écologiques et nos connaissances scientifiques peuvent-elles être utiles ?
- Que puis-je amener pour les aider à faire des choix raisonnés ?
- Quelles seraient les populations ouvertes à des réflexions, expérimentations, chantiers-formation ?
- Quels sont les acteurs avec qui nous pourrions concevoir un projet, une stratégie de transmission des savoirs ?
- Quels sont les projets/acteurs toxiques à éviter dont les intérêts sont purement commerciaux ?
- Y a-t-il une demande précise à laquelle je peux répondre ?
- Est-ce que je maîtrise les techniques qui pourraient être utiles ?
- Qui sont les artisans prêts à partager leur savoir, voire le remettre en cause pour le faire évoluer ?
- Comment faire reconnaître mes compétences par une rémunération ?
- Comment faire reconnaître l'expertise terre comme une profession réelle ?

Je conçois avec les partenaires

Que pouvons-nous changer ?

Quelles améliorations environnementales, sociales, culturelles ou économiques notre action va-t-elle apporter ?

Comment faire des bénéficiaires les héros de l'histoire, et ne pas m'imposer comme héros du développement ?

Je fais

Qui joue quel rôle ?

J'adopte une posture humble, mon diplôme d'ingénieur ne me met pas au-dessus de quiconque

Comment bien communiquer entre acteurs malgré les barrières culturelles, linguistiques, de connaissances...

Tout le monde est crédible qu'il soit local ou extérieur, artisan chevronné ou novice, ingénieur ou tâcheron.

Je cherche à instaurer une dynamique par la transmission de savoirs et de méthodes de travail qui survivra à mon départ plutôt que de chercher un beau résultat pour me vanter de mon action

Je pars de l'étranger...

